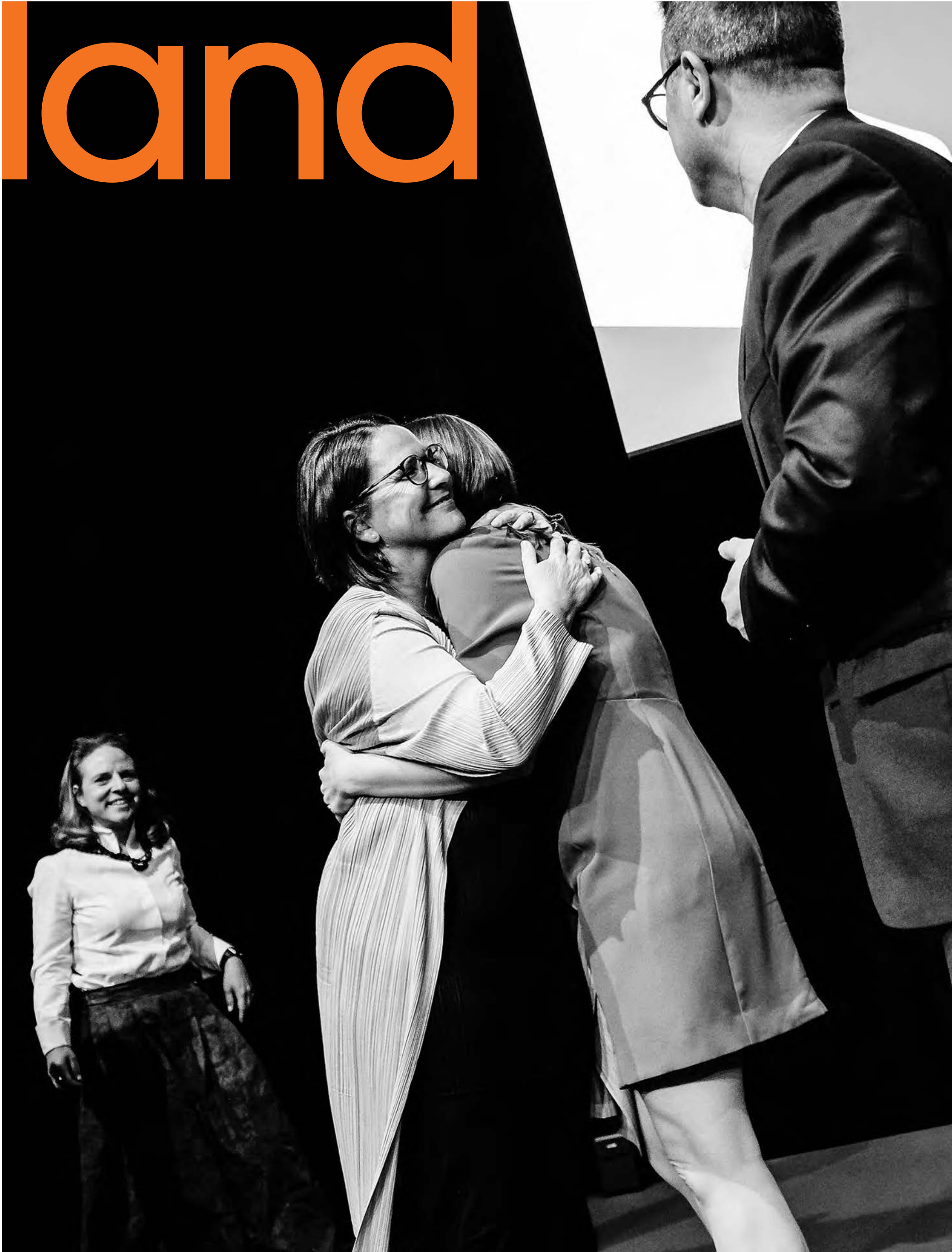




POLITIK

Ordres de grandeur

Le député Laurent Mosar (CSV) plaide pour une « équidistance » vis-à-vis de Washington et de Beijing. L'ex-ministre Étienne Schneider (LSAP) prend ses distances par rapport à Huawei, un de ses clients

Gewissensfrage

Die schwarz-blaue Mehrheit ist in der Bredouille. Die Diskussion um eine Verankerung der Abtreibung in der Verfassung ist angestoßen. CSV und DP ringen um eine Position

Gesamtpartei des Fortschritts

Die DP will ihr Profil schärfen. Damit sie an der Seite der CSV nicht untergeht wie 2004

WIRTSCHAFT

Made in USA

Cargolux et Luxair achètent leurs avions chez l'Oncle Sam et naviguent contre les vents trumpiens

FEUILLETON

Les morts et les vivants

Le taxidermiste du MNHN, Guillaume Becker, a été primé six fois lors des championnats d'Europe de la spécialité. L'occasion de revenir sur une pratique ancienne, mais étonnamment actuelle



Lastenteilung

IIII Peter Feist

Äußerte die OECD sich zum Luxemburger Rentensystem, dann tat sie das bisher stets in vorwurfsvollem Ton. Die Leistungen seien zu großzügig, der Renteneintritt besonders früh. Auf lange Sicht könne das nicht gut gehen. Die Politik müsse handeln. Diesen Montag war von der OECD wieder zu den Renten zu lesen, in Kapitel 2 der *Étude économique Luxembourg 2025*. Es handelt sich um einen der besten Beiträge zum Thema Renten.

Das liegt natürlich auch daran, dass die Rentendiskussion noch keine ist. Noch hat die Regierung nicht gesagt, was sie will. So lange bleiben Gewerkschaften und UEL, die wichtigsten Teilnehmer der Auseinandersetzung, in ihren Lagern. Die politischen Parteien haben ebenfalls keinen Grund, sich weit vor zu wagen. Dann fällt ein Beitrag, der verschiedene Positionen zusammenbringt, wie die OECD das getan hat, auf.

Im Grunde führt die OECD den Ansatz der Rentenreform von 2012 der damaligen CSV-LSAP-Regierung weiter. Der zielt auf eine Lastenteilung ab, jedoch nicht mit aller Konsequenz. Die Aktiven sollen eine Kürzung der Rentenleistungen um 15 Prozent hinnehmen oder mindestens drei Jahre länger arbeiten. Die Rentner/innen werden belastet, sobald die Ausgaben der Rentenkasse ihre Einnahmen aus Beiträgen übersteigen: Dann wird die Anpassung der bestehenden Renten an die Reallohnentwicklung um mindestens die Hälfte gekürzt. Die Betriebe sollen nur im Prinzip beteiligt werden. Im Reformgesetz steht lediglich, dass der Beitragssatz erhöht werden „kann“. Das die LSAP damit einverstanden war, nimmt der OGBL ihr noch immer übel.

Die OECD schlägt mehr Konsequenz vor. Die Kürzung um 15 Prozent, die 2052 voll wirksam wird, würde sie auf 2037 vorziehen. Die Rentenanpassung an die Reallöhne würde für immer gestrichen, nur der Index bliebe. Die Anerkennung von Studienjahren, um ab 60 eine vorgezogene Rente antreten zu können, entfiele. Begründung: Höher Gebildete leben länger, profitieren demnach länger vom Ruhestand. Das legale Renteneintrittsalter und das für die vorgezogene Rente empfiehlt die OECD über die Jahrzehnte mit der steigenden Lebenserwartung zu „indexieren“. Es würde allmählich nach hinten verschoben, um das Verhältnis von beruflich aktiver Zeit und Ruhestand etwa stabil zuhalten. Der Beitragssatz würde um einen Prozentpunkt angehoben. Weil er in Luxemburg mit je acht Prozent für die Beschäftigten und die Betriebe unter den Durchschnitten von OECD, EU und den Nachbarländern liegt, seien zweimal neun Prozent „nicht unbedingt gefährlich“. Zumal in Deutschland bis 2035 eine Erhöhung um zwei Prozentpunkte absehbar sei. Doppelt so viel, wie die OECD für Luxemburg ins Gespräch bringt, und ausgehend von einem Beitragssatz, der in Deutschland schon jetzt zwei Punkte über dem hiesigen liegt.

Der letzte Punkt ist besonders bemerkenswert. Von einer OECD, die in der Vergangenheit immer wieder etwas am Index auszusetzen hatte. Doch eine Rentenreform, die sich verdächtig macht, unsolidarisch zu sein, wäre politisch schwer durchzusetzen. Nicht zuletzt, weil sie am Ende nicht nur für den Privatsektor gelten würde, sondern auch in die Spezialregimes des öffentlichen Sektors übernommen werden müsste. Das macht sie sehr wahlkampfrelevant für 2028. Zur Lastenteilung gehört eine Beitragserhöhung. Es wäre nicht überraschend, wenn sie in Ideen der Regierung auftaucht. Oder wenn diese das als Teil eines Kompromisses einplant, wenn alle Argumente ausgetauscht sind.

Wie viel sich mit einer Beitragserhöhung erreichen lässt, hatte die Generalinspektion der Sozialversicherung im März zur Vorbereitung der Rentendebatte im Parlament vorgerechnet. Ein Prozentpunkt mehr im Beitragssatz brächte Mehreinnahmen von 1,2 BIP-Prozent. Zwei Punkte mehr im Beitragssatz ergäben das Doppelte. Mit der Folge, dass die Rentenreserve dann wohl erst Anfang der 2060-er Jahre aufgezehrt wäre. Dass sich Stimmen erheben werden, die sagen, ein Beitragssatz von je zehn Prozent anstatt von je acht für alle Beteiligten sei im Wirtschafts- und Sozialrat schon mal Konsens gewesen, ist ziemlich sicher. Es ist allerdings schon 50 Jahre her. ●



Ordres de grandeur

IIII Bernard Thomas

Le député Mosar plaide pour « une équidistance » vis-à-vis de Washington et de Beijing. Le ministre Roth rappelle que la place financière dépend des États-Unis, et décrète que ceux-ci restent « notre allié naturel »



Laurent Mosar et Carlo Thelen, en 2023, lors d'une réception pour le nouvel An chinois

Pendant les vacances de Pâques, alors que la guerre commerciale précipitait le « découplage » entre les États-Unis et la Chine, un touriste nommé Laurent Mosar faisait le tour de la République populaire, de Shanghai à Beijing, en passant par Xi'an. Sur Instagram, le député CSV pose avec un chapeau conique en bambou et commente : « Schonn en hallwe Chinees ». Sur LinkedIn, il partage sa lecture du grand jeu géopolitique : « I'm still convinced that in this tariff's poker China holds the best cards ». La main de Trump serait « much weaker » que celui-ci ne le ferait croire. (Quelques jours plus tard, le président américain amorce en effet un début de volte-face, concédant que les droits de douane sur les produits chinois – actuellement de 145 pour cent – allaient « baisser de façon substantielle ».) Le voyage de Mosar était privé, même s'il dit avoir visité quelques-uns de ses contacts professionnels. Côté officiel, Luc Frieden songerait à faire le déplacement en Chine, confirme-t-on au ministère d'État. Lex Delles et Xavier Bettel s'y sont rendus en novembre, suivis par Gilles Roth en janvier. « Luxembourg can facilitate dialogue between the world's superpowers, finance minister says », titrait *South China Morning Post*.

Joint au Brésil, où il menait cette semaine une autre mission financière, Gilles Roth ménage les susceptibilités de Washington. Les États-Unis seraient « notre allié naturel », ne cesse-t-il de marteler. Et d'ajouter : « An dat bléift och esou ! » Certes, le Luxembourg serait une place financière « internationale et ouverte », et il n'y aurait « pas d'exclusivité », mais il ne faudrait pas non plus perdre de vue « les chiffres » et « les ordres de grandeur » : « 1 800 milliards d'euros sont investis aux États-Unis via des fonds luxembourgeois. Pour la Chine, nous ne parlons que de 61 milliards d'euros. Vous voyez la différence... »

Laurent Mosar mobilise le même élément de langage sur « les ordres de grandeur » que le ministre des Finances, dont il dit partager « l'attitude très prudente » vis-à-vis des États-Unis. Mais son raisonnement prend vite un tour plus hérétique : « Firwat kënnen mir hei net *der lachende Dritte* sinn ? Mir

halen eng Equidistanz zu den Amerikaner. Mir halen eng Equidistanz zu de Chineesen. A mir kucke mat hinne déi beschtméiglechst Handelsbeziungen ze kréien. » Début avril, Laurent Mosar déclarait à la tribune parlementaire pouvoir « s'imaginer » un impôt européen sur les « Gafam » (Google, Amazon, Facebook, Amazon, Microsoft), en réaction à l'offensive douanière américaine. Gilles Roth a illico recadré son collègue, lui rappelant l'accord de coalition qui s'oppose à « l'introduction d'une taxe sur les transactions numériques et financières ». Le Grand-Duché, qui héberge le QG européen d'Amazon, ne veut entendre parler d'une taxe frappant les Big Tech américaines. Sur ce point, comme sur d'autres, le Luxembourg est aligné sur le concurrent (économique) et allié (politique) irlandais. Les deux États membres comptent parmi les adeptes de la « désescalade », craignant de voir leur place financière entraînée dans les *tariff wars* de Trump.

La politique chinoise est observée de très près par les locataires de l'ambassade américaine, boulevard Emmanuel Servais. Le démocrate Tom Barrett (nommé par Biden) apparaissait comme plus *hardliner* que son prédécesseur républicain Randy Evans (nommé par Trump). Dans le *Land*, Barrett rappelait le mot d'ordre en 2023 : « Aucune relation n'est plus importante aujourd'hui que le partenariat transatlantique ». Deux ans plus tard, sur un podcast américain, l'ex-ambassadeur ne pouvait que constater les dégâts des premiers mois de la présidence Trump. *Politico* évoque une éventuelle fermeture de l'ambassade à Limpertsberg pour cause budgétaire : « The happiest person in Luxembourg, if that happens, would be the Chinese ambassador to Luxembourg », estime Barrett. La Chine serait en train de « courtiser » le Luxembourg, et serait « eager » de remplir le vide. « One of the major issues we faced in our embassy in Luxembourg was the Chinese investment in Luxembourg », se plaint l'ex-ambassadeur.

Laurent Mosar évoque « e gewëssenen Drock » exercé par les autorités américaines qui auraient toujours vu d'un mauvais

[...]

L'ambassadeur de Chine, Hua Ning, feuillette le *Land*, en janvier

[Suite de la page 3]

œil la présence de sept banques chinoises dans un petit État membre de l'UE. Ces craintes seraient « total onbegrennt » : « Déi chineesch Banken halen sech honnertprozenteg un all Virschrëften. Dat gëtt alles *à la lettre* erfüllt. » Et d'ajouter : « Dat ass awer eng e bësse speziell Attitüd vun enger amerikanescher Administratioun, déi do quasiment mam Fanger op eis weist ». Dans une interview accordée au *Land*, l'ambassadeur chinois, Hua Ning, se montrait compréhensif par rapport à « un petit pays en nombre d'habitants » : « Il peut lui être difficile de résister aux pressions ou interférences extérieures. Certains pays peuvent exiger du Luxembourg de faire ou de dire certaines choses dans leur relation avec la Chine. » Et d'ajouter, en bon diplomate : « Mais je sais le Luxembourg un pays de principes, de sagesse et de courage. »

Laurent Mosar siège depuis dix ans au conseil d'administration de Bank of China. Dans sa déclaration des intérêts financiers, le député indique que ce mandat lui rapporte entre 50 001 et 100 000 euros par an. « Dat läit an der Moyen vun den üblechen Tantiemen déi och vun traditionelle Lëtzebuerger Banke bezuelt ginn », relativise l'intéressé. D'ailleurs, assure-t-il, son mandat ne se limiterait pas à quatre réunions du CA par an, il siègerait également dans le comité des risques de la banque. Pour « Lorri » Mosar, le rapprochement avec Beijing constitue une rupture avec la tradition familiale. Son père, Nic Mosar, avait été le dernier consul honoraire de Taïwan. En 1971, le paternel avait même rencontré le généralissime Tchang Kaï-chek, dont il était l'invité personnel « im märchenhaft schönen Sun Moon Lake », comme il le relatait à son retour au *Wort*. Même après que le gouvernement luxembourgeois avait reconnu la République populaire (adoptant par-là la *One-China policy*), Mosar-père continuait à afficher sa fidélité à Taïpei, quitte à provoquer des incidents diplomatiques et à mettre Pierre Werner dans l'embarras. En 1983, il avait ainsi arrangé une visite officielle du ministre Jean Spautz à Taïwan (qui y emmenait son épouse et son fils, Marc). Beijing y voyait une provocation (« un geste inamical »), annulant la visite d'une délégation parlementaire au Grand-Duché.

La cause de Taïwan, une dictature implacable jusqu'à la fin des années 1980, était le point de ralliement pour la droite anticomuniste. Dans la dernière liste des membres de l'Association Luxembourg-Taïwan, publiée en 2010 au Registre de commerce, on retrouve, à côté d'Astrid Lulling, une bonne partie de la notabilité chrétienne-sociale, dont Marc Spautz, François Biltgen, Viviane Reding et Claude Wiseler, ainsi que les deux anciens directeurs du *Wort*, André Heiderscheid (mort en 2018) et Léon Zeches. Laurent Mosar figure également dans cette liste. Il évoque aujourd'hui « eng historiesch gewuesse Relatioun » : « Et kënnst ee bal soen : *de père en fils*. » Mais à un moment, « si mer all vun der Realitéit ageholl ginn ».

Deux ans après son élection à la présidence de la Chambre en juillet 2009, Laurent Mosar quitte l'Association Luxembourg-Taïwan, tout comme tous les autres conseils où il siégeait. « Ech fannen, datt ee Chamberspresident, contrairement zum normalen Deputéierten, do soll eng gewëssen Indépendance hunn ». Durant ses années à la présidence de la Chambre, raconte Mosar, il aurait vécu des « expériences positives » avec la République populaire, accueillant notamment en grande pompe le président du Parlement chinois. En 2010, à l'occasion de l'Exposition universelle à Shanghai, Laurent Mosar, Lydia Mutsch et Xavier Bettel rencontrent celui qui était alors le numéro 2 du parti, Xi Jinping. « Luxemburg wurde hoch gelobt », se réjouissait Mosar à l'issue de la réunion. Lorsqu'en 2015, on lui propose un mandat chez Bank of China, installée au Grand-Duché depuis 1979, « hunn ech dat awer net oninteressant fonnt ». Il y remplacera Jacques Poos, l'ancien vice-Premier ministre socialiste, qui avait fait son entrée au CA en 2009. « Si haten e fréieren Ausseminister, do wollten se vläicht e fréiere Chamberspresident ; dat schlëssen ech net aus. »

Le passage de Mosar-fils du côté *mainland* suivait le sens de l'Histoire. Dans les années 2010, « eng gewëssen Euphorie » était perceptible vis-à-vis de la Chine, se rappelle le député CSV. Le petit pays ouvrait grand ses portes au capital chinois, de Cargolux (2014) à Bil (2017), en passant par Encevo (2018). Alors qu'une partie de la place financière était tétanisée par la levée du secret bancaire, le fait que des banques chinoises, presque toutes étatiques, installent leur succursale était célébrée comme une preuve de résilience. « Our reputation in China is excellent ! », jubilait Xavier Bettel en 2014 devant l'ABBL. Or, les grandes attentes seront en partie douchées. L'internationalisation du renminbi s'est avérée plus lente que ne l'avaient espéré les milieux financiers. Et malgré leurs promesses réitérées, ni Alibaba ni Huawei n'ont établi leur QG européen au Luxembourg. (Alors que Huawei emploie aujourd'hui 21 personnes au Kirchberg, Amazon en totalise

4 270.) Quant à la liaison ferroviaire entre Bettembourg et Chengdu, le projet est au point mort.

En parallèle, Joe Biden durcissait le ton. L'Europe suivait, refroidie par les camps d'internement du Xinjiang, la *Gleichschaltung* de Hong Kong et la menace d'une invasion militaire de Taïwan. La guerre en Ukraine exacerbait cette méfiance, le ministre des Affaires étrangères, Jean Asselborn (LSAP), qualifiant la position chinoise de « neutre pro-russe ». On commençait à critiquer la « naïveté » vis-à-vis de la Chine, citant la signature précoce de la « Belt and Road Initiative » et l'entrée de capitaux chinois dans le principal groupe énergétique, voulues toutes les deux par le ministre de l'Économie, Etienne Schneider (LSAP). Comme Jeannot Krecké avant lui, Schneider avait cultivé des liens étroits avec la Chine, et notamment avec l'équipementier télécom Huawei. (Des contacts qu'il monnaie aujourd'hui en tant que consultant ; lire ci-dessous.) « Il faudra peut-être faire un peu plus attention à ce qu'on fait avec nos partenaires chinois dans certains axes stratégiques », disait son successeur socialiste Franz Fayot en avril 2021. On aurait atteint « une autre maturité de réflexion sur la stratégie chinoise ». Une année plus tôt, Post Group avait annulé en dernière minute un gros contrat avec Huawei pour le déploiement de la 5G. La pression de Washington (et de la Commission européenne) était devenue trop forte. Par la suite, Franz Fayot tentait de transposer la « human rights due diligence » sur le terrain glissant des relations commerciales. L'expérience a fait pschitt. Alors que la pandémie empêchait les missions économiques, la doxa du « friendshoring » restait largement du domaine de la théorie. Dès mai 2022, le ministre socialiste clashait avec le président de la Chambre de commerce, Luc Frieden. Celui-ci se réclamait du précepte « Wandel durch Handel », qui correspond en réalité à une vision agnostique et opportuniste des affaires.

Laurent Mosar concède que la Chine serait « natierlech nach emmer eng Autokratie ». Il critique la surveillance de masse et les atteintes aux droits de l'Homme. En même temps, il estime que le pays aurait « eigentlech ganz gutt evoluéiert », citant l'émergence d'une classe moyenne, le développement fulgurant des énergies renouvelables et la domination sur le marché des voitures électriques. En 2019, Laurent Mosar déclarait sur *Radio China International* : « Ich denke, dass China zurzeit ein sehr gut funktionierendes System hat, das sich von europäischen politischen Systemen unterscheidet. Aber wir müssen alle anerkennen, dass China sehr erfolgreich ist. » Une citation illico détournée par *Beijing Rundschau* : « Laurent Mosar : Chinesische Erfolge durch effektives politisches System ». Au CSV, la position mosarienne est loin de faire l'unanimité. Il y a deux mois, Laurent Zeimet déclarait ainsi à la Chambre : « China ass net nëmmen en onfrëndleche Konkurrent, mee eng Diktatur, déi och eis Fräiheet a Fro stellt ». Claude Wiseler se montrait, lui aussi, sino-sceptique lorsqu'il était le porte-parole du CSV pour la politique étrangère : « Xi Jinping, c'est une autre politique », disait-il en 2022. « Avant, beaucoup pensaient que la Chine était un partenaire. Mais depuis dix ans, les choses ont changé ».

Le fait que son épouse, l'eurodéputée Isabel Wiseler-Lima, venait d'être sanctionnée par la Chine (pour avoir critiqué le traitement des Ouïghours) n'arrangeait rien. Les sanctions s'appliquant également à la famille, Claude Wiseler se retrouve interdit d'entrée sur le territoire chinois. Une situation cocasse pour le CSV : Un ancien président de la Chambre siège à Bank of China, tandis que l'actuel « premier citoyen du pays » est déclaré indésirable sur le sol chinois. Beijing travaillerait à lever les sanctions qui frappent les eurodéputés et leurs familles, écrit la *Süddeutsche Zeitung*, qui y voit l'expression de la nouvelle « Charme Diplomatie » chinoise. Interrogée par le *Wort*, Lima-Wiseler se montre conciliante : « Die Chinesen suchen schon seit Längerem das Gespräch – und angesichts der aktuellen Lage sollten wir mit jedem reden, der dazu bereit ist. » Or, ajoute-t-elle, les Européens auraient appris à « ne plus être naïfs ».

Exposés aux pulsions autoritaires de Trump et de Vance, certains pays européens commencent à se tourner vers Beijing dans l'espoir de contrebalancer l'unilatéralisme d'un « allié » de plus en plus menaçant, qui n'hésite pas à s'immiscer dans les élections européennes et revendique un territoire autonome rattaché au Danemark. La Chine saisit l'occasion et lance une offensive diplomatique. En juin, le vice-Premier ministre chinois, Ding Xuexiang, est passé au Luxembourg pour une visite de travail. Le « sixième membre du Comité permanent du Politburo » est un des hommes les plus influents de l'appareil d'État chinois. Un invité de taille donc, considéré comme un des plus proches confidentes de Xi Jinping.

De retour aux États-Unis, Tom Barrett se désole de la « strong embassy presence » de la Chine au Luxembourg. En poste depuis 2022, Hua Ning est relativement jeune et anglophone, deux caractéristiques qui le distinguent de ses prédécesseurs

pour lesquels le poste luxembourgeois était généralement la dernière étape avant la retraite. Ancien chargé de presse, Hua Ning est rompu aux médias. Il accorde de nombreuses interviews dans lesquelles il loue le Luxembourg comme « intermédiaire » entre la Chine et les États-Unis. Dans l'une d'elles, il glisse avoir « visité près de trente communes ». Les édiles locaux sont la dernière cible de l'ambassade chinoise, le bureau du Syvicol accueillant régulièrement des « visites de courtoisie ». Alors que de plus en plus de députés découvrent leur prédilection pour la « diplomatie parlementaire », les élus locaux se lancent à leur tour dans la « diplomatie communale ».

Il y a deux semaines, Emile Eicher, Christian Weis, Guy Altmeisch, Simone Asselborn-Bintz ainsi que six autres édiles locaux parcouraient l'Empire du Milieu. Ils avaient accepté l'invitation de l'Association du Peuple chinois pour l'Amitié avec les pays étrangers, qui leur a payé l'hôtel, les déjeuners et les banquets, alors que le billet d'avion était pris en charge par les communes respectives. Les membres du comité du Syvicol ont visité des constructeurs automobiles, des campus universitaires ou encore une friche reconvertie. Du côté chinois, le but était de pousser les maires à créer les premiers jumelages sino-luxembourgeois. Contactés par le *Land*, Eicher et Weis restent pourtant vagues sur la question. Ils estiment qu'avant de signer de tels jumelages, il faudrait établir des collaborations plus ciblées.

Dans le rapport que fait le Syvicol de son voyage en Chine, le terme « impressionné » tombe souvent. Mais un malaise s'introduit. En visitant « la ville intelligente » Guangzhou, la délégation « a pu constater l'impact de l'absence de protection de données sur la vie quotidienne » : « Dans un tel contexte, où l'espace public est étroitement surveillé, le citoyen se retrouve relégué au statut d'acteur transparent ». Cette gêne coexiste avec une fascination pour « l'efficacité » : « La Chine trouve sans tarder des solutions », est cité le bourgmestre de Groussbus-Wal. « Et il me semble qu'elles sont mises en œuvre plus rapidement que chez nous, ce qui a bien-sûr des raisons purement politiques. Nous pourrions sans doute apprendre beaucoup de la Chine ».

Étienne au service de Huawei

Sur le site de Beta Aquarii, l'internaute est accueilli par une citation de Shakespeare : « All the world's a stage, And all the men and women merely players ». La firme, fondée en 2020 par l'ex-ministre de l'Économie, Étienne Schneider (LSAP), offre des services en « intelligence consulting » et en « networking », « at the crossroads of individual interests and public interest ». Avec un résultat de 5,9 millions d'euros en 2023, la petite entreprise (trois employés) ne connaît pas la crise. En une année, elle a facturé des « prestations de services » à hauteur de 8,9 millions d'euros. Or, un des clients de l'ex-ministre se révèle (de nouveau) problématique : Huawei. « Je suis formel », écrit Schneider au *Land* : « Je n'ai jamais travaillé comme lobbyiste pour Huawei ». Il aurait simplement « conseillé Huawei sur différents sujets géostratégiques ». Il aurait ainsi aidé la multinationale chinoise à « analyser la situation politique » : « Comment l'UE se positionnera-t-elle par rapport à Huawei ? Comment faut-il interpréter certaines déclarations politiques ? » En tant que ministre, Étienne Schneider avait cultivé des liens étroits avec Huawei. Il les a monnayés après son départ du gouvernement.

Ce pantouflage place l'ex-ministre dans une situation délicate. Car le microcosme bruxellois est actuellement ébranlé par « l'affaire Huawei ». Quatre personnes viennent d'être mises en examen pour corruption active, au moins dix eurodéputés seraient dans le viseur des enquêteurs belges. « Mat deem wat hinnen elo reprochéiert gëtt, hunn ech sécher näischt ze dinn a hunn et och net gewosst », assure Schneider. Il dit n'être intervenu « à aucun moment » auprès de « politiciens du Parlement européen, de la Commission ou d'un gouvernement ». Il aurait d'ailleurs demandé des explications à Huawei. Si les reproches étaient avérés, ajoute l'ex-ministre, il mettrait fin à ses services pour Huawei. Pour rappel : En novembre 2023, *Reporter* a révélé qu'Étienne Schneider conseillait deux oligarques russes, sanctionnés au Royaume-Uni (mais non en UE). BT



Teile der
CSV-Fraktion in der
Chamber

Gewissensfrage

IIII Sarah Pepin

Die schwarz-blaue Mehrheit ist in der Bredouille. Die Diskussion um eine Verankerung des Rechtes auf Abtreibung in die Verfassung ist angestoßen. CSV und DP ringen um eine Position

Vergangenes Jahr hatte der Abgeordnete Marc Baum (Déi Lénk) einen Gesetzesvorschlag hinterlegt: eine Neufassung von Verfassungsartikel 15. Luxemburg solle wie Frankreich das Recht auf Abtreibung in der Verfassung verankern, ebenso wie den Zugang zu Verhütungsmitteln. Gleichzeitig war eine Petition zum Thema lanciert worden, deren Unterstützung mit 558 Unterschriften bescheiden ausfiel. „Der Petitionär war nicht besonders gut vernetzt und der Aufruf insofern nicht besonders sichtbar“, erklärt Marc Baum im Gespräch mit dem *Land*. Unterstützt wird die Idee bislang vom Planning Familial, vom CID Fraen a Gender und der Menschenrechtskommission, die im Dezember ein positives Gutachten dazu publizierte. Am Dienstagmorgen nannte der Menschenrechtsanwalt Fränk Wies im *100,7* einen solchen Schritt „einen Beitrag zur Wehrhaftigkeit unserer Demokratie“. Ein aller Wahrscheinlichkeit nach positives Gutachten der Salariatskammer soll in den nächsten Wochen erscheinen.

Als die blau-rot-grüne Koalition ein Stück des CSV-Staates 2014 beiseite räumte, indem das zweite beratende Gespräch im Rahmen eines Schwangerschaftsabbruches abgeschafft und die Prozedur aus dem Strafrechtsgesetzbuch gestrichen und somit entkriminalisiert wurde, schlossen sich vier CSV-Abgeordnete nach sozial-liberalen Parteien an: Sylvie Andrich-Duval, Gilles Roth, Diane Adehm und Serge Wilmes (der seine Masterarbeit über die Einstellung der luxemburgischen katholischen Rechten zur Abtreibung geschrieben hat).

Gewissensfragen sind in der CSV seit jeher heikel. Sie spalten. Auch als es 2008 um die Euthanasie ging, gab es Widerstand in der Volkspartei. Nancy Kemp-Arendt sprach sich nach Aufhebung des Fraktionszwanges dafür aus – und löste dadurch eine interne Krise aus. Heute hat die CSV kein Interesse daran, als ewiggestrige

Partei aufzutreten. Insbesondere deshalb, weil sich die von vier Frauen geführte DP derzeit das Etikett des liberal-feministisch-sozialen Koalitionsgewissens ansteckt. Bei den Liberalen streiten sich Teile der alten Garde in der Materie gegen die Jungen (*d'Land*, 11.04.2025). Simone Beissel hat „juristische“ Bedenken angemeldet, Gérard Schockmel und Guy Arendt haben sich ebenfalls dagegen ausgesprochen. Lydie Polfer, Barbara Agostini und Corinne Cahen sind dafür – auch vor dem Hintergrund des Backlashs auf die Selbstbestimmung der Frau durch das Erstarken rechtskonservativer Kräfte.

Die CSV zählt mittlerweile sechs Parlamentarier/innen, die zwischen 30 und 40 Jahre alt sind. Ein Clash der Generationen ist bei diesem Thema demnach nicht ausgeschlossen. Gleichzeitig überließe die CSV bei einer starken Gegenpositionierung der ADR den Diskurs um den „Schutz des Lebens“, ebenso wie die Wahlstimmen der moderaten Skeptiker.

Die Abgeordneten der Mehrheit, die sich noch nicht öffentlich dazu geäußert haben, geben sich auf Nachfrage bedeckt oder hüllen sich in Schweigen. Gusty Graas (DP) hat sich „noch keine Meinung“ gebildet; Mandy Minella (DP) hat „ihre Meinung“ aber will sich noch „einarbeiten“ und die „ethischen und religiösen Hintergründe sehen“. DP-Fraktionspräsident Gilles Baum muss sich mit den Kollegen „einmal tief über das Pro und Kontra beugen“. Aus der CSV hört man, die persönlichen Meinungen seien nicht wichtig (Emile Eicher, Jeff Boonen) und man wolle interne Sitzungen ebenso wie das Gutachten des Staatsrates, das noch vor dem Sommer vorliegen soll, abwarten. CSV-Fraktionspräsident Marc Spautz sagt im Gespräch mit dem *Land*, aus seinem „Bauchgefühl“ heraus glaube er, keine einheitliche Meinung dazu in seiner Fraktion erkennen zu können. „Ich kann nicht sagen, wie die CSV-Abgeordneten einzeln dazu stehen.“

Für ihn handle es sich darüber hinaus um eine verfassungsrechtliche Frage. Es gehe um die Verfassung, und ob es opportun sei, diese zu öffnen – nicht um die Frage der Abtreibung. Klingt nach einer bequemen Art, sich nicht positionieren zu müssen. In der Vergangenheit hätten sich weibliche CSV-Abgeordnete aus dem Süden im Gespräch mit ihm dafür ausgesprochen, sagt Marc Baum; auf eine Nachfrage des *Land* reagierten die Politikerinnen nicht. Außer Françoise Kemp, die angab, sich dazu bisher nicht geäußert zu haben.

Die Frage, ob diese Verfassungsänderung ein brennendes Thema für die Einwohner Luxemburgs ist, stellt sich. Gut möglich, dass Menschen keine besonders starke Meinung zu einer Einschreibung des Schwangerschaftsabbruches in die Verfassung haben. Der Erzkatholizismus, von dem viele Abtreibungsgegner in den 70-er Jahren befeuert waren, ist zum Nischenphänomen geworden. Damals wurden Seiten über Seiten in Tageszeitungen mit Tiraden gegen Abtreibung gefüllt. 1978 trat das erste Abtreibungsgesetz unter dem liberalen Premier Gaston Thorn in Kraft. Der rechte Rand der CSV war außer sich, dass LSAP und DP die Gesellschaft derart modernisierten. Pierre Werner (CSV) und Thorn lieferten sich Wortgefechte im Parlament: Als Thorn angab, die Familie stärken zu wollen, fragte Werner, ob die neuen Scheidungs- und Abtreibungsgesetze dazu beitragen würden. „Die leidige Abtreibungsdiskussion hängt den Luxemburgern längst zum Hals heraus!“, antwortete Thorn.

Ganz zum Hals heraus hängt sie den Leuten bis heute nicht. Erst kürzlich, als der Schöffenrat von Luxemburg-Stadt der abtreibungskritischen ASBL Vie naissante 2 200 Euro zu ihrem Jubiläum überwies, und die linken Parteien ihre Kritik dagegen äußerten, kochte die Debatte wieder

hoch. Religion spielt zwar zurzeit für weniger Menschen eine Rolle (Statec, 2023) – doch auch heute finden sich noch Leute, die die Einschreibung in die Verfassung als „extrem“ bezeichnen, wie die Leserbrief-Seiten des *Luxemburger Wort* kürzlich zeigten. Gleichzeitig sind die Demonstrationen zum Weltfrauentag angeschwollen, und ein Gender-Rollback, wie man ihn in den Vereinigten Staaten am Kippen von *Roe v. Wade* und an Phänomenen wie den sogenannten Tradwives beobachten kann, ist hier bisher nicht zu erkennen. Dass Rechte eingeschränkt oder widerrufen werden, kann dennoch schnell gehen.

CSV-Fraktionspräsident Marc Spautz glaubt, keine einheitliche Meinung dazu in seiner Fraktion erkennen zu können

„Wir haben vor einiger Zeit einen Aufruf zur Verankerung der Abtreibung in der Verfassung gestartet und mehr als 1 600 Unterschriften innerhalb von zwei Wochen versammeln können“, sagt Marc Baum. Er will in den nächsten Wochen Einzelgespräche mit den Abgeordneten führen, um ihnen den Vorschlag näher zu bringen.

Frankreich wurde vergangenes Jahr das erste Land weltweit, das das Recht auf einen Schwangerschaftsabbruch verfassungsrechtlich schützt. (Allein die Republik Jugoslawien hatte sich 1974 in die Verfassung geschrieben: „Eine Person ist frei, zu entscheiden, ob sie Kinder will. Dieses Recht kann nur aufgrund von Gesundheitsschutz eingeschränkt werden.“) Es wäre demnach ein starkes historisches Zeichen, wenn Luxemburg dieses Recht in die Verfassung verankern würde. 40 Stimmen sind nötig, um einer Verfassungsänderung zuzustimmen. Geht man davon aus, dass 20 linke Oppositionspolitiker dafür stimmen, bräuchte es noch 20 Stimmen von 35 aus der Mehrheit. Blickt man sich in den parlamentarischen Reihen um, scheint das Szenario durch die unterschiedlichen Profile, Alter und Einstellungen nicht gänzlich unwahrscheinlich. Wenn politische Schwergewichte sich dafür positionieren, könnten andere bisher noch zurückhaltende Politiker/innen möglicherweise mitziehen. ●

BILDUNG

POLITIK

Ideenwettbewerb



Durch die Pensionsreform müsse „jede Generation ihren Beitrag“ leisten. Viel deutlicher werden die Jonk Demokraten (JDL) in ihrer diese Woche veröffentlichten Position nicht. Sondern wollen, dass die Regierung „zeitnah“ ihre Vorschläge auf den Tisch legt. Sicher ist die JDL sich aber, dass „neue alternative Einnahmequellen für das Rentensystem zu erschließen“, wie es OGBL und LCGB vorschwebt, schlecht wäre für die Wettbewerbsfähigkeit. CSJ und Jonk Gréng haben sich auch geäußert, ausführlicher als die JDL. Beide würden die Mindestrente erhöhen und Ausbildungszeiten für eine vorgezogene Rente ab 60 nicht nur bis zu einer Altersgrenze anrechnen, sondern auch auf Weiterbildungen ausdehnen. Für die Jonk Gréng sollten

alle Investitionen der Sicav des Kompensationsfonds „mit dem Pariser Klimaabkommen kompatibel“ sein. Die CSJ würde private Rentenversicherungen steuerlich attraktiver machen: die jährliche Absetzbarkeit der Prämien auf 6 400 Euro verdoppeln, die Kapitalauszahlung ganz von der Steuer befreien. Für einkommensschwache Haushalte sollte der Staat ein subventioniertes „Altersvorsorgedepot“ einrichten. Vielleicht würde die CSJ all das durch eingesparte Fünf-Sechstel-Pensionen finanzieren. Denn das Übergangsregime bei Staat, Gemeinden und CFL würde sie „so bald wie möglich“ abschaffen. Die Jonk Gréng auch, sogar „ohne Angst auf Wahlverluste“. Dass die Mutterparteien das auch so sehen, ist sehr unwahrscheinlich. ^{PF}

SOZIALES

Schaffend Leit

Im Vorfeld des 1. Mai veröffentlicht das Stateg jedes Jahr die wichtigsten Erhebungen zur Arbeit in Luxemburg. In diesem Jahr

fällt besonders auf, dass seit Ende 2024 lediglich 0,5 Prozent neue Arbeitsstellen im Privatsektor geschaffen wurden; rechnet man den öffentlichen Sektor hinzu, ergibt sich insgesamt ein Anstieg von einem Prozent. Eine Entwicklung, die langfristig das luxemburgische Sozialversicherungssystem nicht absichern kann. Wie bereits 2023 der Fall, verdienen Frauen in Luxemburg als einzigem Land höhere Medianlöhne pro Stunde als Männer; der Abstand beträgt bis zu elf Prozent. In Frankreich liegt der Gender Pay Gap hingegen bei 17 Prozent zugunsten der Männer, während in Belgien die Stundenlöhne von Männern und Frauen nahezu gleich sind. Als „Niedriglohn“ definiert das Stateg einen Bruttostundenlohn, der zwei Drittel oder weniger des Medianlohns des jeweiligen Landes beträgt. In Luxemburg beziehen 14 Prozent der Beschäftigten einen Niedriglohn, in Frankreich sind es zehn Prozent und in Portugal nur zwei Prozent. Im Rahmen der aktuellen Debatte über die Ausweitung der Arbeitszeiten an Sonntagen überrascht die Stateg-Erhebung: Luxemburg weist im Vergleich zu den 27 EU-Staaten einen relativ

hohen Anteil an Arbeitnehmern auf, die „gelegentlich“ sonntags arbeiten – immerhin 16,4 Prozent, während der EU-Durchschnitt bei 10,7 Prozent liegt. Regelmäßig arbeiten an Sonntagen allerdings nur acht Prozent der Beschäftigten; in Frankreich ist dieser Anteil mit 14,7 Prozent deutlich höher. In letzter Zeit wurde zudem von Arbeitgebern verstärkt der hohe Krankenstand unter Arbeitnehmern beklagt. Laut Stateg-Umfrage geben jedoch vier von fünf der 15- bis 64-Jährigen an, sich in „guter Gesundheit“ zu befinden. Diese Zahl dürfte mit einer hohen Arbeitsmotivation zusammenhängen, da Zufriedenheit allgemein stark mit Gesundheit korreliert. Vermutlich ist die Situation weniger dramatisch, als sie die Arbeitgeber zeichnen, denen Krankschreibungen vielleicht auch aufgrund des Fachkräftemangels stärker ins Auge fallen. Ein weiterer, eher überraschender Befund des Stateg: Belgien hat Luxemburg mittlerweile hinsichtlich der Kaufkraft überholt. Nicht verwunderlich ist die weiterhin hohe Zahl an Grenzgängern, sie machen 47 Prozent unter den 489 000 Arbeitnehmern aus. SM



Rohstoffhandel

Mitte April veröffentlichte die britische NGO Global Witness eine Untersuchung, aus der hervorgeht, dass das in Luxemburg ansässige Unternehmen Traxys im vergangenen Jahr mit 280 Tonnen Coltan in Ruanda gehandelt hat. Ein Großteil dieses Rohstoffs soll aus der Provinz Kivu stammen, die von der von Ruanda unterstützten Miliz M23 besetzt ist. Möglicherweise hat das Unternehmen dabei gegen EU-Recht hinsichtlich der Einfuhr von Mineralien aus Konfliktgebieten verstoßen, wie die Analyse von Global Witness nahelegt. In diesem Zusammenhang wollte der Abgeordnete David Wagner (déi Lénk) von Außenminister Xavier Bettel (DP) wissen, ob es diesbezüglich Untersuchungen gegeben habe und ob dabei Verstöße festgestellt wurden. Außenminister Bettel antwortete in dieser Woche, dass eine Kontrolle der Handelspraktiken vor 2024 stattgefunden habe, machte jedoch keine Angaben zu deren Ergebnissen. Einen ähnlichen Fragenkatalog richteten die LSAP-Abgeordneten Paulette Lenert, Mars Di Bartolomeo und Franz Fayot an den DP-Minister.

Mitte Februar hatte Bettel im Rat der EU-Außenminister den Beschluss über Sanktionen gegen ruandische Offiziere und Mitglieder der M23 verzögert. Anschließend erklärte er, sein Einwand habe nichts mit wirtschaftlichen Interessen zu tun gehabt, sondern sei Ausdruck des Wunsches gewesen, afrikanische Entscheidungsträger sollten zunächst selbst versuchen, den Konflikt zu lösen. Das Onlinemedium Reporter

stellte letzte Woche erneut die Frage, ob nicht doch wirtschaftliche Bedenken im Vordergrund standen. Zwar sei das Handelsvolumen zwischen Luxemburg und Ruanda gering, doch erfasse die Statistik nicht „die Geschäfte, die in Luxemburg ansässige Firmen weltweit betreiben“. SM

BILDUNG

Gewalt an Schulen

In einem viral gegangenen Facebook-Post beklagte ein Grundschullehrer, dass physische und verbale Gewalt unter Schüler/innen zunehme. Immer häufiger müsse das Lehrpersonal seine Energie auf verhaltensauffällige Kinder richten, was zu qualitativen Einbußen im Unterricht führe. In diesem Zusammenhang wollte der Pirat Sven Clement in einer parlamentarischen Anfrage vom Bildungsminister Claude Meisch (DP) wissen, wie die Studienlage aussieht und ob es Erklärungen für die zunehmenden Gewalteskalationen an Schulen gibt. Der DP-Minister antwortete diese Woche, er habe eine Studie in Auftrag gegeben, um die Ursachen für die Gewaltbereitschaft unter Schüler/innen zu untersuchen. Erste Ergebnisse sollen im Herbst vorliegen. Geklärt werden müsste auch, ob die Anzahl der Vorfälle tatsächlich steigt. Eins ist jedoch klar: Mit dem Internet hat sich die Qualität der Misshandlungen verändert. Letzte Woche schlugen zwei Mädchen im Teenageralter ein anderes Mädchen und filmten die Szene, um sie anschließend in sozialen Netzwerken zu verbreiten und das Opfer zu erniedrigen. ^{XX}

|||||

Waffen ja, Kriegslüsterei nein

||||| Stéphanie Majerus

„Et muss een der Ukraine militärescht Verdeedegungsmaterial zur Verfügung stellen“, sagte David Wagner (déi Lénk) am 17. März in einem RTL-Interview. Damit legte der Abgeordnete eine neue Leitlinie für seine Partei fest, die vor den Chamberwahlen 2023 die Frage nach Waffenlieferungen offen gelassen hatte, um interne Grabenkämpfe zu vermeiden. Am vergangenen Sonntag bekräftigte er diese Position auf dem Parteikongress in Mertert und fügte hinzu, dass dies nichts mit „Kriegslüsterei“ zu tun habe, sondern mit dem Recht auf Selbstverteidigung gegen einen imperialistischen Aggressor. Zwei Tage vor dem Kongress sagte Wagner bereits gegenüber dem *Wort*,

der „Ultrapazifismus“ sei eine „falsche Herangehensweise“. Doch nicht alle in der Partei stehen hinter ihm. „Ekelhafte linke Kriegsgeilheit“, warf ihm ein Nutzer auf der Facebook-Seite der Partei nach seinem Radio-Interview vor. Bisher sind 52 Kommentare zu dem Interview gepostet worden. Auch auf dem Parteikongress stieß Wagners Position auf Gegenwind. Die Alt-Linken Alain Sertic und Jean-Laurent Rodondo äußerten die Sorge, die Partei könnte sich vollständig von ihrer Friedenspolitik entfernen. Sie ließen über eine Resolution gegen eine europäische Armee abstimmen – diese wurde jedoch mit großer Mehrheit abgelehnt.

Als das *Wort* bei jungen Parteimitgliedern nachfragte, ob sich in der Ukraine-Frage ein Generationenkonflikt abzeichne, gaben diese an, von der Facebook-Kontroverse nichts mitbekommen zu haben. Scheinbar sind es vor allem die Jungpolitiker, die sich hinter David Wagners verteidigungspolitische Position stellen. Beim Ostermarsch am Oster Samstag sagte das junge Mitglied der Nationalkoordination, Ben Müller, man müsse die Bedrohung durch Russland ernst nehmen. Auch déi Jonk Lénk unterstützen Wagners Kurs. Diese Spannungen sind kein Sonderfall der luxemburgischen Linken, sondern in

Nordwest- und Südwesteuropa verbreitet. Je näher man der Front ist, desto größer ist in linken Parteien der Rückhalt für die Ukraine. Gleichzeitig sprach sich déi Lénk am Sonntag gegen das Verteidigungsprojekt Rearm Europe in Höhe von 800 Milliarden Euro sowie gegen eine „Militarisierung“ der Gesellschaft aus. Im September 2026 werden Gary Diderich und Ana Correia für Marc Baum und David Wagner in die Chamber nachrücken. Das *Tageblatt* meldete, dass André Marques sich um den Posten des Co-Parteisprechers bewerben will, den Diderich zu dem Zeitpunkt aufgeben wird. ●



Xavier Bettel wird später feststellen, dass Carole Hartmann mehr Zustimmung erhielt als er vor 15 Jahren

Gesamtpartei des Fortschritts

IIII Peter Feist

Die DP will ihr Profil schärfen. Damit sie an der Seite der CSV nicht untergeht wie 2004

„Juniorpartner?“, ruft Xavier Bettel in den Saal des Limpertsberger *Tramsschapp*. „Ich weiß nicht, was das ist.“ Der Vizepremier hält das Schlusswort beim Parteikongress, der soeben eine neue Exekutive gewählt hat. Die DP, erklärt Bettel, habe mit der CSV einen Koalitionsvertrag mit einem „DP-Anteil“. Es herrsche eine „ehrliche Freundschaft“. Der Vizepremier vermutet: „Auch die Leute wollen keine Koalitionäre, die in der Presse sagen: Das da ist von mir!“

Trotzdem hat die DP offenbar Anlass, sich von der CSV abzugrenzen. Die dominiert in den politisch wichtigen Themen, beziehungsweise der Premier dominiert. Die DP hält sich taktisch zurück und lässt die CSV Fehler machen, fällt aber selber wenig auf. Für die frühere Regierungspartei ist das riskant. Und die Erinnerung ist noch lebendig, wie das vor 20 Jahren war. Die DP hinterließ viele Eindrücke. Der *Rentendësch* unter ihrem Sozialminister Carlo Wagner besetzte die Renten im Privatsektor um zehn Prozent auf. Trans-

portminister Henri Grethen schenkte der Nation den Punktführerschein. Charles Goerens setzte als Umweltminister Solarstrom-Beihilfen durch, die so großzügig waren, dass Luxemburg Fotovoltaik-Weltmeister wurde. Als Verteidigungsminister regte er den Kauf eines Transportfliegers A400M und die Beteiligung an einem belgischen Kriegsschiff an (die am Ende nicht zustande kam). Man musste all das nicht gut finden. Doch es enthielt mehr Handschrift, als die DP bisher an der Seite der CSV gezeigt hat.

Vom Datum her, dem 27. April, ist der Limpertsberger Kongress nah bei 70 Jahren seit dem Gründungsdatum der Partei am 24. April 1955. Die sozialliberale Tradition der DP wird betont; dass es auch andere Traditionen gibt, wird nicht erwähnt. Gaston Thorn, der in den Siebzigerjahren die Tripartite „erfunden“ habe, habe bereits damals gewusst, „dass es um morgen geht“, erklärt die zur neuen Parteipräsidentin gewählte Echternacher *députée-maire* Carole Hartmann in

ihrer Kongressrede. Das Luxemburger Sozialmodell gehe also auf die DP zurück. Kleiner Hinweis an den Koalitionspartner und den Premier, dass der „immens wichtige“ Sozialdialog am Sozialdësch mit OGBL, LCGB und UEL schnell Resultate bringen müsse, und zwar solche, durch die „niemand sich benachteiligt fühlt“.

Das ist nicht gerade die von Premier Luc Frieden vertretene Linie, dass am Ende die Regierung entscheide, aber mit solchen Nuancen will die DP sich als Gesamtpartei allen Fortschritts profilieren. Die neue Exekutive gehört dazu auch. Mit fünf Frauen – neben Carole Hartmann die neue Erste Vizepräsidentin Yuriko Backes und die beiden Vizepräsidentinnen Amela Skenderovic und Corinne Cahen sowie Schatzmeisterin Myriam Feyder. Die neue Besetzung hatte Carole

[...]



Mit Xavier Bettel von rechts: Corinne Cahen, Amela Skenderovic, Yuriko Backes, Eric Thill, Carole Hartmann und Myriam Feyder

[Fortsetzung von Seite 7]

Hartmann zwei Wochen vor dem Kongress auf Facebook vorgestellt. Dass Eric Thill, der Kulturminister, von Hartmann das Amt des Generalsekretärs übernehmen soll, war schon länger klar. Gegenkandidaturen gab es keine. Die Ja-Stimmen-Anteile reichen von 80,1 Prozent für die offenbar nicht ganz unumstrittene Corinne Cahen über 83,2 Prozent für Skenderovic, 87,7 Prozent für Thill und 88,8 Prozent für Backes bis zu 95,6 Prozent für Carole Hartmann. Xavier Bettel wird ihr beschneigen, das sei ein besseres Resultat als seines bei der Wahl zum Parteipräsidenten vor 15 Jahren.

So viele Frauen an der Parteispitze bedürfen natürlich der politischen Würdigung und Interpretation. Ohne Frauenquote, also „ohne Trickserei vor dem Wähler“, habe die DP es immer verstanden, Frauen, „die gut sind“, in hohe Ämter zu heben, analysiert Xavier Bettel. Was gut zu den Versuchen des Kongresses passt, auch Ökologie und Energietransition für die dem Fortschritt zugewandte DP zu reklamieren. Nicht mit Ideologie, sondern pragmatisch. Es liege, sagt Energieminister Lex Delles in seiner Abschiedsrede als Parteipräsident, ja nicht „am Minister“, wenn der Benzinpreis rauf und runter geht. Sondern am Markt, Geopolitik und Dollarkurs. Um davon unabhängiger zu werden, brauche Luxemburg mehr grünen Strom. Der werde erschwinglich sein. Und „der billigste in der Großregion, denn mit den Steuern auf Strom sind wir schon ganz unten“.

Dass diese Energiewende, wenn sie aufgeht, helfen soll, grüne Wechselwähler an die DP zu binden, versteht sich. Wie auch der weitere Ausbau der Tram – ganz ohne die Grünen. Die Profilierung der DP soll aber noch weiter reichen. Xavier Bettel sieht sie quasi als Volkspartei. „G-e-n-i-a-l“ sei, wie in dieser „Familie“ mit den vielen Herkunftsn, Kulturen, Religionen unterschiedliche Meinungen vertreten würden, um anschließend auf einen gemeinsamen Nenner zu kommen. Vor allem eines dürfe die DP nicht vergessen: „De Mënsch a senger Diversitéit.“ Ein schönes Bild gegenüber dem reaktionären Kleingeist von Rechstaufen-Parteien. Mit der DP lässt es sich von einer schönen Zukunft träumen. Oder einer Welt, in der die Wahlen in den USA nicht Donald Trump und die Republikaner gewonnen hätten, sondern die Demokraten.

Unter den Szenarien, die in der DP kursieren, ist eines, in dem Xavier Bettel ihr bei den Gemeindewahlen 2029 die Hauptstadt erhält

Carole Hartmann wird das Bindeglied zwischen den beiden Schwergewichten Xavier Bettel und Lex Delles sein und eine Verbindung zur Kammerfraktion herstellen, in der sie schon bisher viel Arbeit übernommen hatte. Vier politisch prioritäre Säulen nennt sie in ihrer Antrittsrede als Parteipräsidentin. Erstens den Zusammenhalt in der Gesellschaft durch Sozialdialog und Projekte wie die große Steuerreform mit der von der DP versprochenen Individualisierung. Zum zweiten den Schutz der Freiheiten, etwa durch das Recht auf Selbstbestimmung oder „Schutz vor Desinformation“ durch die sozialen Medien. Wofür Carole Hartmann eine parteiinterne Arbeitsgruppe ankündigt. Drittens einen „nachhaltigen Fortschritt“ durch grünen Strom und Tram, aber auch „Retombées économiques“ aus „Nato-Investitionen“. Die Politiken in der vierten Säule mit dem Titel „Gerecht Zukunftschance fir jiddereen“ reichen von Claude Meischs Schulpolitik und eine bessere „Screen-Life-Balance“ der Kinder über das Versprechen auf mehr erschwinglichen Wohnraum bis hin zum Aktionsplan gegen Armut, den DP-Familienminister Max Hahn eigentlich schon vorgestellt haben wollte.

Weil die DP sich gegen die weltweit zunehmenden Tendenzen Richtung Autoritarismus stellen will, kommt ihr Kongress notwendigerweise bei der EU und der Geopolitik an. Der Europaabgeordnete Charles Goerens hält mit staatsmännischer Abgeklärtheit ein Plädoyer für eine EU, die „legalistisch“ bleibt. Mit einer freien Presse und einer Führung – „Europa lechzt nach Führung!“ –, welche die EU wettbewerbsfähiger macht, in die Verteidigung

investiert und die Beziehungen mit Kanada, Japan, Südkorea und Australien ausbaut. „Der Westen“, warnt Goerens, „schrumpft.“

Schön für den Kongress ist, dass solchen düsteren Feststellungen Xavier Bettel später seine Frohnatur entgegensetzen kann. Seine Überlegungen zur Weltpolitik elektrisieren den Saal beinahe, weil er sie ziemlich spontan und mit großen Gesten vorträgt. Er sei „persönlich“ für eine Reform der Vereinten Nationen, sagt der Außenminister. Vergleicht den Weltsicherheitsrat mit dem Verwaltungsrat einer Aktiengesellschaft, die UN-Vollversammlung mit einer Aktionärversammlung. Im Unterschied zur Privatwirtschaft müsse die UN-Vollversammlung sich dem Sicherheitsrat unterordnen. Deshalb ginge ihm nicht weit genug, den Sicherheitsrat nur um weitere ständige Mitglieder zu ergänzen. „Nee!“ Xavier Bettel rudert mit den Armen. „Ännert et!“ Damit ein Veto eines Sicherheitsratsmitglieds von der Vollversammlung überstimmt werden kann, vielleicht mit Zweidrittelmehrheit.

Auf Palästina kommt Bettel ebenfalls zu sprechen. „Ech weess, dat ass e Sujet, wou och heibanne ganz vill Leit soen: Wéini erkennt dir Palästina unn?“ Doch die Anerkennung durch Spanien, Slowenien, Irland und Norwegen habe „nichts geändert“. Besser sei, die Initiative von Emmanuel Macron und Saudi-Arabien zu unterstützen, auf einer Konferenz im Juni muslimische Länder dazu zu bringen, Israel anzuerkennen. „Eine Reihe“ anderer Länder könnten im Gegenzug Palästina anerkennen. Ob Luxemburg dazu gehören könnte, lässt Xavier Bettel lieber offen.

Die neue Führungsstruktur der Partei lässt auch die Frage aufkommen, wer 2028 auf Spitzenkandidaturen für die Kammerwahlen gehoben wird. In der neuen Exekutive sind die Wahlbezirke ausgeglichen vertreten. Mit Carole Hartmann aus dem Osten, Eric Thill aus dem Norden, Yuriko Backes und Corinne Cahen aus dem Zentrum und Amela Skenderovic aus dem Südbezirk. Schon gibt es Stimmen in der DP, die sagen, Xavier Bettel könnte statt ein weiteres Regierungsmandat anzustreben, bei den Gemeindewahlen 2029 der DP die Hauptstadt erhalten wollen. ●

Große Gesten. Xavier Bettel erläutert, wie er die Uno reformieren würde



PAPSTWAHL

Hitparade

IIII Stéphanie Majerus

„Seine Chancen, der nächste Papst zu werden, liegen derzeit bei 12:1“, urteilte *Newsweek* über Kardinal Jean-Claude Hollerich am Tag nach dem Tod von Papst Franziskus. Die *Saarbrücker Zeitung* schrieb zwei Tage später, er zähle „zu den Favoriten“ und habe sich „als einer der ersten Kardinäle zum Tod von Papst Franziskus“ sowie zum bevorstehenden Konklave geäußert. Auf *Zeit Online* tauchte Hollerich unter den neun aussichtsreichsten Kandidaten auf. In einer Liste der *ARD*-Tagesschau belegt er Platz sechs, in einer 13-köpfigen Auswahl von *CNN* wird Jean-Claude Hollerich als „Frontrunner“ geführt. Wie bei den Hitparaden aktueller Popsongs an Samstagnachmittagen im Radio geht es auch bei den Papst-Rankings auf und ab.

In der *NZZ* gibt Luzi Bernet zwar keine Prognose ab, betont jedoch, Hollerich sei als Generalrelator der Weltsynode „nicht zu unterschätzen“. – Beobachter attestierten ihm diplomatisches Geschick. Die *Welt* nennt ihn einen der einflussreichsten Männer im Vatikan. „Schon seit einiger Zeit wird in Rom etwa der Name des Luxemburger Erzbischofs Jean-Claude Hollerich genannt“, schreibt die *FAZ*. Großherzogin Maria Teresa steht hinter ihm; „Monsieur Hollerich“ habe „mutige Positionen eingenommen“, wird sie im *Wort* zitiert. Sie denkt dabei wo-

möglich an seine Offenheit gegenüber der Weihe von Frauen und einer Lockerung des Zölibats. Zudem befürwortet er die Segnung gleichgeschlechtlicher Partnerschaften und unterstützte den Papst bei der Aufarbeitung der Missbrauchsskandale. „Hollerich ist der Liebling liberaler Katholiken“, schreibt der Schweizer *Blick* und zählt ihn zu den sieben aussichtsreichsten Kandidaten.

Doch er scheint vor allem der Liebling der deutschen Medien zu sein. Im Archiv des staatlichen Pressedienstes finden sich besonders viele Beiträge über Kardinal Hollerich aus dem *Trierer Volksfreund*, der *Saarbrücker Zeitung*, der *Süddeutschen Zeitung*, der *Zeit*, der *Frankfurter Allgemeinen Zeitung* sowie von Domradio. Auch sein Interviewband *Was auf dem Spiel steht: Die Zukunft des Christentums in einer säkularen Welt*, der 2022 im Freiburger Herder Verlag erschien, richtete sich an ein deutschsprachiges Publikum. Manche luxemburgische Laien interpretierten das Buch damals als Bewerbungsschreiben für ein Amt im Vatikan – und so kam es auch. Die deutschen Bischöfe, die mehrheitlich Reformen fordern und im Vatikan als zu forsch geltend isoliert wurden, setzen nun auch beim Konklave auf Hollerich; darunter Georg Bätzing, Vorsitzender der Deutschen Bischofskonferenz, wie er vergangene Woche dem *Wort* mitteilte.

Der Wunsch vieler reformorientierter deutscher Katholiken, bei einem Papst Hollerich auf ein offenes Ohr zu stoßen, dürfte sich jedoch nicht erfüllen. Denn Hollerich wird vermutlich als Kardinal ins Konklave gehen – und auch als Kardinal wieder herauskommen.

Das liegt nicht nur an seiner historisch-kritischen Herangehensweise an Bibel und Kirchengeschichte, die vielen Konservativen missfällt. Er „tickt“ auch ähnlich wie der Jesuit Bergoglio, wie es der *KNA*-Journalist Ring-Eifel formulierte. Beide beschreiten einen Entscheidungsweg „ganz eigener Art“, geprägt von Beratung, Gebet und Meditation. So wollen sie die Stimme des Heiligen Geistes vernehmen – für ihr Umfeld wirken sie damit jedoch bisweilen sperrig und eigensinnig. Auf einen Jesuiten folgt womöglich kein Jesuit. Zudem hat Kardinal Hollerich mehrfach glaubhaft angedeutet, dass er sich auf dem Heiligen Stuhl nicht unbedingt wohlfühlen würde.

Bei all diesen Hollerich-Spekulationen gerät fast in Vergessenheit, dass auch der luxemburgische Eurovision-Popstar Laura Thorn in zwei Wochen auftritt. Die Prognose für die Poupée ist allerdings eindeutiger als die für den Papst: Derzeit liegt sie bei den Buchmachern auf Platz 29. ●

ZUFALLSGESPRÄCH
MIT DEM MANN IN DER EISENBAHN

Linker Flügel

CSV-Fraktionsvorsitzender Marc Spautz war der heimliche Star auf den Kongressen von CSV und OGBL. Er empfahl CSV-Arbeitsminister Georges Mischo einen Deal: Sonntagsarbeit gegen Kollektivverträge. Die Presse feierte ihn als Vertreter eines linken Parteiflügels. Seither versucht sie, einen zweiten Vertreter vors Mikrofon zu bekommen. Sie findet keinen.

Marc Spautz hält Georges Mischo für eine Fehlbesetzung. Er selbst war bloß ein halbes Jahr lang Minister. Bei den letzten Wahlen war er vom ersten auf den sechsten Platz abgerutscht. Das kam Premier Luc Frieden gelegen. Georges Mischo ist ungeschickt, hat aber die passende Gesinnung. Marc Spautz putschte 2012 mit LSAP-Kollegen Lucien Lux gegen Finanzminister Luc Frieden. Das vergisst sich nicht. Als sozialer Flügel hat er nun einen *unique selling point*.

Ein sozialer Flügel gehörte jahrzehntelang zur CSV. In der Zwischenkriegszeit, im Kalten Krieg wollte er die Industriearbeiter nicht den Sozialisten und Kommunisten überlassen. Er berief sich auf Papst Leos XIII. katholische Soziallehre. Den einzigen theoretischen Beitrag zum christlich-sozialen Weltbild. Er warb um konservative Arbeiter in Öslinger Lederfabriken, mittelständischen Unternehmen, neuen amerikanischen Industrien. In schwarzen Enklaven der roten Schwerindustrie. Er versprach ihnen Harmonie: Muttergottesoktave statt Maifeier, Volkspartei statt Klassenkampf.

Der LCGB war ein Stimmenreservoir der CSV. Die Jeunesse ouvrière catholique war ihre Kaderschmiede. Fromme Arbeiter brachten es von der JOC in den LCGB, aus der Fabrik in die Gewerkschaftsbürokratie, dann ins Parlament, einer bis in die Regierung: Jean-Baptiste Rock, Léon Kinsch, Pierre Jander, Pierre Schockmel, Emile Gerson, Marcel Glesener, Ali Kaes, Robert Weber, Jean Spautz, als Letzter Sohn Marc. Arbeiterinnen waren nicht gefragt.

Die CSV bekämpfte die Einheitsgewerkschaft. Die Arbeitskraftkäufer haben ein ökonomisches Interesse an der Spaltung der Arbeiterbewegung. Die CSV hat ein parteipolitisches Interesse daran. Ihre Beziehung ist symbiotisch.

CSV-Arbeiter waren sozial fortschrittlich, gesellschaftlich konservativ. Deshalb wählten sie nicht LSAP oder KPL. Linke Sozialpolitik ist emanzipatorisch. Rechte ist paternalistisch – bis weit in die Sozialdemokratie hinein.

Auch Marc Spautz will, dass die Kirche im Dorf bleibt. Er mahnt die Regierung zu einem pfleglichen Umgang mit den Gewerkschaften. Mit seiner Wählerschaft im Südbezirk. Der kurzlebige linke Flügel der LSAP war 2010 nicht anspruchsvoller.

Vor einem halben Jahrhundert begann die Stahlkrise. Der heroische *Feierstëppeler* auf dem *Frang* ging in Frühpension. Der Franken folgte ihm. Nun wählt ein großer Teil der Luxemburger Arbeiterklasse in Lothringen. In der CSV-Führung sind Beamte und Rechtsanwälte unter sich.

Die CSV wollte sich modernisieren. Sie wollte nicht mehr konservativ, nicht mehr klerikal, nicht mehr sozial sein. Das überließ sie der ADR. Die neue Religion der CSV wurde der Neoliberalismus. Seine Wanderprediger, von François Colling bis Lucien Thiel, wurden Fraktionsvorsitzende. Premier Jean-Claude Juncker erzählte anrührend von seinem Arbeitervater. So setzte er innerhalb von sieben Jahren drei Gesetze zur Indexmanipulation durch.

Die CSV braucht den LCGB nicht mehr. 2011 entließ die Gewerkschaft ihren Funktionär Marc Spautz. Sie erklärte ihre Unabhängigkeit. Verbündet sich nun mit dem OGBL gegen die Parteikollegen Luc Frieden, Georges Mischo.

In der CSV ist der rechte Flügel an der Macht. Wirtschaftsliberal wie Luc Frieden, repressiv wie Léon Gloden, gewerkschaftsfeindlich wie Georges Mischo. Dem linken Flügel erging es wie sonstigem Geflügel: Er steht neben dem Hausspatz auf der Roten Liste. ● ROMAIN HILGERT

|||||



Les prisonniers fantômes

III | Guillaume Vénétitay, avec Tetiana Prymachuk

Comment la Russie détient en secret des milliers de civils ukrainiens. Une enquête débutée par la journaliste défunte, Viktoriia Roshchyna, et poursuivie par *Forbidden Stories*

Contexte

Le corps de la journaliste ukrainienne Viktoriia Roshchyna a été rapatrié en février 2025, quatre mois après l'annonce de son décès. Capturée alors qu'elle enquêtait sur les civils ukrainiens emprisonnés illégalement dans la région de Zaporija, elle fut elle-même détenue au secret pendant plus d'un an en territoire occupé et dans une prison russe. La dépouille qui a été rendue portait des marques de torture. Plusieurs organes manquaient. Deux sources de Viktoriia en territoire occupé, ainsi que sa rédactrice en chef, ont confirmé à *Forbidden Stories*¹ que la journaliste s'était bien rendue à Zaporija pour enquêter sur la torture de civils dans des centres de détention informels. Viktoriia avait commencé à répertorier les noms des responsables de ces emprisonnements et tortures, parmi lesquels des agents du FSB, le renseignement intérieur russe.

Cinq minutes de coups, en continu. « Ils ne m'ont même pas laissé le temps de tourner la tête. Les Russes ne disaient rien. Juste, ils me frappaient. » Après le passage à tabac, Vitali² n'a plus aucune force. Ses codétenus l'aident à nettoyer son visage, inondé de sang. Une pause, puis ses geôliers reviennent à la charge. Ils lui mettent un sac sur la tête, le couchent au sol et le ligotent. « Ils ont attaché des câbles à mes jambes. Je ne sais plus combien de temps ça a duré. Ils ont envoyé des décharges », raconte-t-il d'un ton calme, attablé au Puri Chveni, un restaurant géorgien de la ville de Zaporija. Vitali ne commande ni à boire, ni à manger. L'ancien mécano reste un écorché, traumatisé par sa détention. Il doit s'armer de courage pour en prononcer les détails à haute voix.

Il se souvient parfaitement de ce 27 juillet 2022, des Russes qui le cognent dans sa station-service de Melitopol, grande ville située dans les territoires occupés par la Russie depuis février 2022, et l'embarquent. D'abord dans un « garage » — un de ces locaux industriels vacants et investis par l'occupant pour torturer des Ukrainiens —, où il est soumis à des chocs électriques. Déplacé ensuite dans un lieu de détention aux cellules misérables, sa captivité dure

presque deux mois. Sans contact avec des proches ou un avocat et sans qu'aucune accusation ne soit retenue contre lui. Des milliers de civils ont ainsi été enlevés illégalement depuis le début de l'invasion à grande échelle de l'Ukraine. « Très souvent, ils sont détenus au secret, c'est-à-dire qu'on les capture officieusement, qu'on les jette dans des sous-sols ou des fosses creusées dans les villes, explique Mikhaïl Savva, expert du Centre pour les libertés civiles (CCL), une ONG ukrainienne qui a reçu le Prix Nobel de la Paix en 2022. Ils sont battus, torturés, forcés à la confession. » Et totalement coupés du monde extérieur.

Ces prisonniers fantômes étaient l'une des obsessions de Viktoriia Roshchyna. La journaliste ukrainienne a disparu début août 2023, alors qu'elle enquêtait sur ces centres de détention secrets dans un triangle entre Melitopol, Enerhodar et Berdiansk, dans le sud-est du pays, en territoire occupé. Happée par ce système opaque, elle a ensuite été emprisonnée durant plus d'un an, dont au moins huit mois à Taganrog, de l'autre côté de la frontière, en Russie, avant d'être déclarée morte en octobre 2024 par le ministère de la Défense russe. Elle avait 27 ans. *Forbidden Stories*, dont la mission est de poursuivre le travail de reporters tués, emprisonnés ou réduits au silence, a lancé le projet dès l'annonce de sa mort. Puis a enquêté avec douze médias partenaires pendant trois mois pour dévoiler aujourd'hui les secrets de la mécanique mise en place par la Russie contre les civils ukrainiens.

Des soldats cagoulés et sans signe distinctif

Comme dans le cas de Vitali, la captivité commence presque toujours par la même apparition. Celle d'individus cagoulés, habillés sans signe distinctif, fusil-mitrailleur en bandoulière. Il est environ 9 heures du matin, le 24 août 2022, quand Maksym Ivanov les voit débouler dans un SUV Renault Duster. C'est le jour qui commémore l'indépendance de l'Ukraine vis-à-vis de l'URSS (en 1991). Le paysagiste de 28 ans est interpellé alors qu'il distribue des tracts pro-ukrainiens avec sa compagne, Tatyana Bekh, dans le centre-ville de Melitopol. « Ils m'ont mis au sol, fouillé mon sac à dos, regardé dans mon téléphone », se souvient le jeune homme. Menotté, le

couple est embarqué jusqu'au poste de police, rue Chernyshevskogo. Maksym Ivanov ne se démonte pas durant l'interrogatoire mené par deux Russes « en t-shirt, béret et cagoule. » Il leur dit qu'ils « n'ont aucun droit d'être en territoire ukrainien ». Ses gardiens le rouent alors de coups dans les côtes et au visage.

Ces gorilles masqués sont le plus souvent assimilés par les habitants à des officiers du renseignement russe. « C'est très probablement le FSB [Service fédéral de sécurité, ndlr], appuie Mikhaïl Savva. Mais ce n'est pas toujours le cas. Ils masquent leur identité. Cela peut aussi être le contre-espionnage militaire. » Dans le dernier rapport de la Commission d'enquête internationale indépendante sur l'Ukraine, établie par le Conseil des droits de l'homme des Nations unies, la présence des « forces armées russes », en plus du FSB, est évoquée lors de ces enlèvements. Cette opacité sur l'identité exacte des ravisseurs entrave la quête des familles, en plein brouillard. Olga³ a remué ciel et terre pour trouver la moindre trace de son mari, Oleksandr², capturé en décembre 2022 dans leur village au nord de Melitopol. « J'ai fait appel dès le premier jour auprès du comité d'enquête de la Fédération de Russie. J'ai contacté le FSB deux fois et on m'a dit qu'il n'était pas détenu ou qu'il n'y avait pas de charge contre lui. J'ai écrit huit fois au ministère de la Défense russe, qui m'a répondu pour la première fois en mars 2024 », détaille la quinquagenaire.

En parallèle, les otages, eux, sont cassés pendant leur détention. D'abord par les conditions de vie, ou plutôt de survie. Vitali décrit le garage comme une pièce de « dix mètres sur cinq ». Dans un coin, une étagère métallique vide, avec un rideau en plastique à côté, et un seau en guise de toilettes. Par terre, « trois ou quatre vieilles portes en bois », et dessus, des couvertures usées. Au centre, un canapé fatigué. « Nous avons dormi sur ce sofa et ces portes. » Lorsqu'il est transféré dans un centre de détention illégal de Melitopol, sa cellule se trouve à moitié dans un sous-sol, avec un évier hors d'usage et aucun accès à une douche. Ensuite par des séances de torture quotidienne. « Il y avait des Russes qui étaient spécialement chargés de cela. Dès qu'ils mettaient de la musique à fond, cela voulait dire qu'ils commençaient à torturer, se rappelle Petro², pris un mois en otage. Et même avec le son, j'ai entendu mon voisin de cellule hurler et les supplier d'arrêter. » Une violence constante, et telle que les habitants des zones occupées ont surnommé ces lieux « chambres de torture ». « La torture est inséparable des interrogatoires, le FSB devient violent pour obtenir une confession », détaille une source sécuritaire européenne. Une fois les aveux obtenus sous la torture, certains peuvent être libérés. D'autres Ukrainiens sont, eux, transférés dans le système officiel carcéral russe, toujours prisonnier fantôme et sans charge, ou avec un chef d'accusation — terrorisme ou sabotage par exemple — monté de toute pièce. Mais se retrouver dans une colonie pénitentiaire ou un centre de détention provisoire reconnus par Moscou est loin d'être un retour à la normale. Au contraire. « La Russie utilise une machine à torture. C'est une pratique institutionnalisée à l'intérieur et à l'extérieur du pays », affirme Alice Jill Edwards, rapporteuse spéciale de l'ONU sur la torture et autres peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants.

Le quartier général de coordination pour les prisonniers de guerre ukrainien et le CCL recensent 186 lieux d'enfermement de civils et de soldats ukrainiens, en Russie et en territoires occupés. *Forbidden Stories* et ses partenaires en ont identifié au moins 29 où la torture et les mauvais traitements sont systématiques. Parmi eux, le centre de détention numéro 2 (SIZO-2) de Taganrog, un enfer pour les Ukrainiens. Là où Viktoriia Roshchyna fut détenue durant les derniers mois de sa vie.



Le 19 avril dernier, 146 prisonniers ukrainiens détenus en Russie sont échangés



Manifestation à Kyiv le 12 avril pour la libération des détenus civils

« Prépare-toi, on va te montrer les délices de la vie »

« Une nouvelle pute ukrainienne est arrivée et on va la baiser. » C’est par ces mots que Yelyzaveta Shylyk est accueillie à Taganrog, le matin du 31 janvier 2023. Avant de l’insulter, les gardes l’avaient déshabillée et filmée sous tous les angles. Quand ils lui passent les mains dans le dos pour l’amener en cellule, l’un d’eux lui glisse : « Prépare-toi, on va te montrer tous les délices de la vie. » Son escorte la frappe aux côtes. Puis aux jambes, dans le dos, aux omoplates et aux bras avec un bâton en métal. « J’étais abasourdie », se remémore cette ancienne du bataillon Aïdar de l’armée de terre, qui avait remis l’uniforme deux mois avant son arrestation.

Selon notre enquête, plusieurs centaines d’Ukrainiens, prisonniers de guerre et civils, ont été amenés au SIZO-2. Pendant des décennies, la prison de Taganrog, ville russe de l’oblast de Rostov bordée par la mer d’Azov, n’était pourtant qu’un simple centre de détention pour mineurs et pour femmes avec enfants. Une taule tristement banale, avec ses barbelés, ses bâtiments de briques et son mur d’enceinte délavé. Depuis l’invasion à grande échelle de l’Ukraine, distante d’une cinquantaine de kilomètres seulement, le service pénitentiaire fédéral russe (FSIN) a choisi d’en faire une usine à broyer les captifs. « Taganrog est l’un des pires endroits où j’ai été », jure Julian Pilipey, un ancien soldat d’élite incarcéré un mois au SIZO-2 et trimballé entre six prisons différentes durant ses trente mois de capture. Deux fois par jour, « les gardiens passent vous voir et vous tabassent avec tout ce qu’ils peuvent. J’ai eu droit au taser, aux coups partout, aux bras, aux côtes, à l’étranglement. »

« Absolument tout est caché »

Enquêter sur Taganrog et sur le fonctionnement du FSIN, c’est se confronter à une véritable boîte noire, tant cette administration est secrète. « En Russie, on trouvait de nombreuses statistiques officielles avant la guerre. Mais après l’invasion, le FSIN est devenu la seule institution chargée d’appliquer les lois à avoir non seulement cessé

de mettre à jour ses données, mais aussi à avoir dissimulé ou supprimé la quasi-totalité de celles des années précédentes, notamment celles concernant la population carcérale. Nous ignorons tout de leurs établissements ou des personnes qui y travaillent. Absolument tout est caché », expliquent deux défenseurs des droits humains qui continuent de travailler en Russie et tiennent à garder l’anonymat.

« Dès qu’ils mettaient de la musique à fond, cela voulait dire qu’ils commençaient à torturer »

Forbidden Stories et ses partenaires ont analysé des images satellites pour saisir la transformation de Taganrog en « Guantanamo russe ». Ces clichés obtenus par le consortium révèlent ainsi la pose de nouveaux toits en métal pour plusieurs bâtiments du SIZO-2 au moment de l’arrivée des premiers prisonniers ukrainiens, 89 combattants du régiment Azov, en mai 2022, après la prise de Marioupol. Les travaux s’étirent jusqu’à début janvier 2023, selon les clichés consultés. Ces rénovations, croisées avec l’analyse des marchés publics passés par la prison — rares données liées au FSIN accessibles librement — et plusieurs témoignages, indiquent une probable surpopulation carcérale. L’approvisionnement en pommes de terre a par exemple été multiplié par un peu plus de quatre depuis novembre 2021. Ce qui pourrait indiquer une augmentation sensible du nombre de prisonniers. Avant l’invasion, le SIZO-2 pouvait officiellement accueillir 442 détenus. « Notre cellule était conçue pour trois personnes. Mais nous étions six », déclare ainsi Julian Pilipey.

« Des chocs avec une tension de 380 volts »

Des documents de source sécuritaire obtenus par *Forbidden Stories* et ses partenaires confirment l’étendue des sévices sur les Ukrainiens enfermés à Taganrog. Une chambre de torture a été installée au sous-sol du SIZO-2. Parmi les pires méthodes employées : chocs électriques au taser sur un corps mouillé, suffocation lente en appliquant un masque à gaz obturé, enfermement sans vêtements dans une cage avec un chien et par une température en dessous de zéro. Quinze personnes seraient mortes sous la torture et les coups, selon ces sources. « On m’a mise deux fois sur une chaise et on m’a envoyé des décharges avec une tension de 380 volts, des pinces fixées entre mes orteils mouillés », témoigne Yelyzaveta Shylyk. Ses bourreaux n’avaient pas de nom ou de visage — ils opèrent régulièrement masqués et dotés de surnoms. Malgré cette opacité, notre consortium peut révéler les identités de plusieurs membres de la hiérarchie du SIZO-2. Parmi eux, Oleksandr Shtoda, directeur du centre de détention de Taganrog ; Andreï V. Mikhailichenko, son adjoint ; ou encore Oleksandr Klyuykov, chef du département spécial de Taganrog. Parmi les tortionnaires, des unités spéciales du FSIN. Elles tournent entre les différentes prisons et s’appellent Grozny, Requin, Lynx ou encore Saturne. Leur but : briser les Ukrainiens. « Notre hiérarchie nous a dit sans détour : faites ce que vous voulez. La violence était débridée, totalement incontrôlée », assure un ancien de ces forces spéciales, qui a fini par désertier. Contactées, aucune des autorités russes sollicitées n’ont donné suite. ●

¹ Forbidden Stories est un projet journalistique associant plusieurs médias pour poursuivre les investigations de journalistes emprisonnés ou assassinés par des régimes autoritaires ou corrompus. À l’automne dernier, le Land avait participé à une enquête entamée par un journaliste azerbaïdjanais incarcéré alors qu’il travaillait sur des biens acquis avec de l’argent potentiellement détourné par le pouvoir.

² Prénom modifié à la demande des intéressés.





Made in USA

IIII Pierre Sorlut

Cargolux et Luxair achètent leurs avions chez l’Oncle Sam et naviguent contre les vents trumpiens

Ce vendredi, la guerre commerciale menée par le président américain Donald Trump contre la Chine plombe l’optimisme qui devrait normalement régner chez Cargolux. La compagnie nationale de fret aérien (à 35 pour cent détenue par des actionnaires chinois, HNCA) vient d’annoncer des « profits exceptionnels » : 448 millions de dollars, un record hors pandémie. Pendant l’épidémie de Covid-19, les suspensions des vols passagers avaient déplacé le fret vers les *pure players* comme Cargolux et démultiplié leur rendement. Conséquence ? Des résultats mirobolants. La compagnie nationale de fret (détenue, de manière indirecte, majoritairement par l’État) a encaissé 3,3 milliards de dollars de bénéfices entre 2020 et 2022.

La situation est entretemps revenue à la normale du point de vue des capacités de chargement des avions. Mais le e-commerce chinois a pris de l’ampleur depuis 2019 (l’ère pré-Covid) et il souffle dans les voiles du transporteur aérien luxembourgeois. Les plateformes Alibaba et Temu, ou encore le groupe de prêt-à-porter Shein, tous basés en Chine, figurent parmi les principaux clients finaux de Cargolux. Et essentiellement pour servir le marché américain via les lignes TransPac(ifique), les plus rentables.

Mais ce vendredi, c’est la fin des exemptions de taxes « de minimis » sur les biens de faible valeur. Par un *executive order* daté du 2 avril, Donald Trump a prévu de lever l’exemption de droits de douane sur les importations de biens dont la valeur est inférieure à 800 dollars l’unité, soit une partie significative des marchandises transportées par Cargolux entre l’Asie et l’Amérique du Nord. Reste à savoir lesquelles échapperont à la taxation à 145 pour cent annoncée par le président américain pour les importations chinoises. De nombreux objets bénéficient déjà d’exemptions, comme les téléphones, les ordinateurs ou des composants électroniques. « The imposition of import tariffs by the USA on its trading partners is expected to negatively affect demand for air cargo capacity and disrupt traditional trade lanes », communique Cargolux. Les exportateurs chinois vont négocier la tarification des transporteurs à la baisse, faute de quoi, ils achemineront leurs marchandises par la mer, voie moins chère, mais plus chronophage. Par conséquent le *yield* de Cargolux risque de baisser significativement.

Lors de la conférence de presse de présentation des résultats à Sandweiler la semaine passée, le président du conseil d’administration, Tom Weisgerber, a dédramatisé. L’ancien fonctionnaire systémique a fait valoir la solidité financière de la compagnie (assise sur des milliards de dollars de cash), mais aussi sa capacité d’adaptation. Cargolux pourrait choisir de nouvelles routes vers d’autres marchés à fort potentiel comme l’Amérique du Sud ou l’Inde. Mais il y a aussi la question de la guerre des droits de douane entre les États-Unis et l’Union européenne. Et là non plus, la direction de la compagnie aérienne ne cède pas à la panique. « Cargolux lässt sich vorerst nicht von Trumps Zöllen einschüchtern », titrait ainsi le *Wort* jeudi dernier, laissant toutefois entendre que la guerre commerciale engagée par le Républicain pointait en tête des préoccupations. Cargolux est massivement exposée à Boeing avec trente aéronefs de la marque à son actif. Si Washington et Bruxelles se livraient une bataille commerciale à coups de droits de douane à l’issue de la trêve de 90 jours décrétée par Trump, alors Cargolux pourrait souffrir. La Commission européenne avait évoqué début avril des taxes sur les importations américaines de 25 pour cent pour l’aéronautique si Donald Trump lançait l’offensive tarifaire.

De quoi d’ailleurs relancer le débat sur le choix d’avions américains par les compagnies européennes. Historiquement,

Boeing s’est quasiment imposé à Cargolux quelques années après la création de la société en 1970. Les avionneurs européens qui se réunissaient dans Airbus accusaient un retard technologique certain sur leur concurrent américain. Au milieu des années 1970, le Boeing 747, surnommé « Queen of the sky » s’est révélé un *no brainer*. Avec son chargement par le nez, l’aéronef offrait ensuite un avantage déterminant. En 2020, lorsque l’arrêt de sa production a été annoncé par la firme de Seattle, Cargolux s’est posé la question d’un changement de fournisseur pour le renouvellement de sa flotte. Boeing conservait encore des avantages en matière d’aménagement (bien qu’abandonnant le *nose loading*) mais Airbus était devenu compétitif au niveau qualité-prix.

Cargolux est prise dans la guerre commerciale entre la Chine et les États-Unis.

Changer d’avionneur impliquait toutefois de nombreux défis de maintenance, un gros poste de dépense, autour de 200 millions de dollars en 2023 avec presque 600 personnes affectées à l’entretien des avions, soit quasiment un tiers des effectifs à l’époque (entretiens Luxair Cargo et ses 1 200 salariés ont été repris par Cargolux, dans LuxCargo Handling). Il aurait fallu

former et recruter pour travailler sur Airbus (les pilotes aussi d’ailleurs), mais aussi créer un nouveau canal d’acheminement de pièces. Avec probablement plus d’une décennie de transition avec deux marques à exploiter. Cargolux a mesuré les enjeux et a de nouveau opté pour le constructeur américain. En 2022, Cargolux a commandé dix 777-8 F, soit une commande estimée autour de trois milliards de dollars. Une augmentation de 25 pour cent serait donc bien douloureuse pour Cargolux

Selon Bloomberg, le gouvernement chinois a demandé aux compagnies aériennes de suspendre les acquisitions d’avions et de pièces

en provenance des États-Unis. Cargolux attend les premières livraisons en 2028 et ne se prononce pas sur le comportement à adopter. Le patron de Ryanair, Michael O’Leary, a lui menacé de retarder ses livraisons d’appareils alors qu’infos et intox se diffusent de chaque côté de l’Atlantique en matière de politique commerciale. Luxair a également passé une commande historique de douze Boeing 737 (autour d’un milliard d’euros selon les pratiques du marché). La compagnie envisage-t-elle aussi de jouer la montre ? « Certainement pas », répond son directeur général Gilles Feith au *Land*. Luxair attend des livraisons dès l’année prochaine. Six à huit Boeing de-

vraient être livrés sous la présidence Trump. La possibilité pour Boeing de fournir rapidement les aéronefs figurait parmi les critères de sélection de Luxair pour le renouvellement total de sa flotte (complété par l’acquisition de six Embraer plus trois en option). Or, Airbus ne pouvait livrer avant 2030. Les compagnies aériennes font aussi face à une autre réalité : L’autonomie en matière d’aviation en Europe n’est pas pour tout de suite. Entre 40 et 45 pour cent des pièces d’un Airbus sont produites aux États-Unis. Chaque homologation de pièce dure des mois voire des années. Voilà pourquoi le Findel reste suspendu aux décisions de Washington et de Bruxelles. ●

Cockpit d’un Boeing 747 de Cargolux



Powering Business

IIII Pierre Sorlut

Les entreprises pressent le gouvernement d’agir pour capitaliser sur l’effort de défense

L’argent abonde vers l’industrie de la défense. Selon le plan « ReArm » de la Commission européenne, 800 milliards d’euros sont mis au pot pour assurer l’autonomie stratégique du Vieux Continent. Il serait de bon ton d’en capter une partie, pense la Chambre de commerce dont le slogan est « powering business ». « Chaque euro investi dans la défense et la sécurité du pays doit être un levier de croissance, de compétitivité et d’innovation pour le Luxembourg », a fait valoir son directeur Carlo Thelen devant la presse lundi, rue Érasme. Le groupe de travail *ad hoc* de l’organisation patronale a présenté son rapport Lux4Defence : une série de dix recommandations à l’attention du gouvernement pour développer une base industrielle et technologique. Le groupe présidé par Philippe Glaesener (*Senior VP Sales Global Government* chez SES) les a déjà détaillées fin mars au Premier ministre, Luc Frieden (CSV), et « aux ministres de tutelle ». « L’état des lieux est sans appel : le Luxembourg part avec un déficit d’expérience industrielle et commerciale dans le domaine de la défense », introduit la Chambre de commerce.

Mais il y aurait un potentiel : D’abord tirer profit du centre financier pour aiguiller les capitaux européens, où qu’ils aillent. Puis, pour les faire fructifier au Grand-Duché, il y aurait déjà 110 entreprises prêtes à agir en matière de sécurité. Luxinnovation en a identifié 90 en août dernier, juste avant que le groupe de travail ne se mette en place. Une vingtaine d’autres se seraient manifestées entretemps. Dans la cinquantaine de pages que compte le rapport Lux4Defence figurent des recommandations pour les fédérer, notamment via la création (imminente) d’un lobby propre, avec l’As-

sociation nationale des entreprises de la défense (Aned). Apparaissent aussi des mesures de « stimulation » de la recherche et développement. Le groupe de travail préconise que le gouvernement crée un hub de la défense, un lieu physique et ultra sécurisé où les entreprises développent leurs produits. « C’est le b.a.-ba », avance Philippe Glaesener. Selon les informations du *Land*, le Freeport, en bordure d’aéroport, est une piste envisagée. De même que des locaux du List à Belvaux. Le groupe de travail souligne l’urgence. « Ce qui est le plus important c’est que nous sommes pressés : tous ces budgets seront affectés durant les prochains douze mois », insiste Philippe Glaesener.

Parmi les réflexions pour « soutenir la commercialisation » apparaît la nécessité de « lever les restrictions légales au développement d’une industrie de défense ». L’organisation patronale vise la loi sur les armes de 2022. « Certaines entreprises craignent de s’installer au Luxembourg parce que la loi ne cadre pas assez bien les besoins de notre pays », affirme Philippe Glaesener. La loi interdit, l’importation, la fabrication ou encore l’exportation d’armes et munitions sans définir d’exceptions suffisamment claires, selon Lux4Defence. Le groupe de travail demande l’établissement d’un régime d’exception encadré et une procédure d’autorisation simplifiée. Est aussi proposé de revoir les exigences en matière d’habilitation. En somme, éviter tout *gold-plating* pouvant potentiellement ralentir l’installation d’une entreprise. Encore une fois, il faut aller vite. Il faudrait déposer des projets de loi avant l’été, lit-on en fin de rapport. ●



Philippe Glaesener, président du groupe de travail Lux4Defence, mardi à la Chambre de commerce

Des idées derrière la dette

IIII Georges Canto

Défense et transition énergétique coûtent aux États européens. Des propositions formulées pendant la pandémie réémergent pour juguler le poids de la dette.



« Investissements » luxembourgeois dans la défense, en 2022

Début avril, la dette publique des États-Unis a mobilisé toute l'attention, le pays étant passé à deux doigts d'un krach obligataire aux conséquences planétaires (*d'Land*, 18.04.25). Cet épisode a éclipsé pendant quelques jours la situation de la dette publique européenne, déjà préoccupante et dont on sait qu'elle est appelée à croître inexorablement, en raison des besoins liés à la défense et du virage pris par la politique budgétaire de l'Allemagne. Faute d'espérer la réduire dans les années à venir, au moins pourrait-on la rendre plus soutenable. Les idées ne manquent pas.

En réalité il n'existe pas de dette européenne, mais une juxtaposition de dettes nationales, de niveaux très variables selon les pays. Plusieurs des plus importants en termes de PIB et de population affichent une dette publique frôlant (Royaume-Uni) ou dépassant (France, Italie, Espagne) cent pour cent du PIB. La Belgique et la Grèce, qui détient le record d'Europe (158 pour cent) figurent aussi dans le groupe des très endettés alors que le Portugal vient tout juste d'en sortir. Leur situation économique est globalement moins bonne que celle des États-Unis et, selon les agences de notation, leur risque de défaut est plus élevé (aucun d'entre eux n'a le *rating* maximum), ce qui suscite la méfiance des investisseurs.

En Europe aussi la dette coûte de plus en plus cher, tout en n'atteignant pas les sommets américains. 3,02 pour cent en zone euro fin avril pour les emprunts à dix ans contre 4,24 pour cent pour les *T-bonds* de même durée, à l'exception du Royaume-Uni. Et la part des créanciers non-résidents est toujours supérieure à celle que l'on rencontre outre-Atlantique. La France est le pays qui cumule le plus de handicaps. Aucun budget de l'État n'y a été présenté en équilibre depuis 1974, de sorte que la dette

publique est la plus importante d'Europe exprimée en euros (3 300 milliards soit un tiers de plus que celle de l'Allemagne) et atteint 113 pour cent du PIB. Le Trésor émettra en 2025 pour 300 milliards d'euros de nouvelles obligations, les sommes recueillies servant principalement à rembourser les titres échus.

Elle est de plus en plus onéreuse, le rendement de l'obligation d'État à dix ans étant passé de 2,83 pour cent à 3,68 pour cent entre début décembre 2024 et début mars 2025, avant de redescendre à 3,19 pour cent fin avril. En conséquence, la charge d'intérêts, évaluée à 65 milliards d'euros en 2025, pourrait devenir le premier poste du budget de l'État, avant l'éducation et la défense. Autre point négatif, la dette publique française est majoritairement entre les mains de non-résidents (53 pour cent, mais jusqu'à 70 pour cent en 2010). Les espoirs de réduire les dettes souveraines se sont évanouis en février 2025 avec l'annonce du désengagement militaire américain qui obligera l'Europe à consentir de colossales dépenses publiques pour assurer sa défense, avec un risque majeur de creusement des déficits budgétaires annuels et donc de la dette totale.

Plusieurs solutions ont émergé pour tenter de la rendre plus soutenable. Retenons-en deux. La première, qui a déjà connu un début d'exécution, consiste à ne pas retenir les dépenses militaires dans le calcul du solde budgétaire. Son fondement théorique est que ces dépenses sont en fait, pour leur plus grande partie, des investissements (par opposition à des dépenses courantes comme les salaires des fonctionnaires) qui vont soutenir l'activité économique et l'emploi et permettront d'engranger des recettes fiscales.

Ainsi, dans son « Livre blanc pour une défense européenne » qui précise les conditions de

mise en œuvre du plan ReArm EU, dévoilé le 4 mars, la Commission européenne a accepté que les dépenses liées à la défense soient exclues (pendant quatre ans et dans la limite de 1,5 pour cent du PIB) du calcul de deux ratios-clés du « Pacte de stabilité et de croissance » (PSC) qui limitent le déficit public à trois pour cent du PIB et la dette publique à soixante pour cent du PIB. L'Allemagne, qui a pourtant de la marge en matière de dette publique (environ 64 pour cent du PIB), a aussitôt émis le souhait que cette « clause de sauvegarde », exceptionnelle par nature, soit pérennisée, ce qui a conduit les vingt-sept chefs d'État et de gouvernement à demander, à l'issue du Conseil européen extraordinaire sur la défense qui s'est tenu le 6 mars, un réexamen du PSC dont la dernière version remonte seulement à 2024, après deux ans de tractations. Mais la France et l'Allemagne, qui s'étaient alors opposées, sont désormais sur la même ligne. Pour ses détracteurs, cette solution revient à « mettre la poussière sous le tapis ».

Autre idée exprimée en avril 2025, mais qui sera nettement plus compliquée à mettre en œuvre, celle de Bruno Le Maire, ministre français de l'Économie et des Finances de 2017 à 2024, qui appelle à étudier « la mise en commun de toutes les dettes nationales » pour leur partie supérieure à cinquante pour cent du PIB. Il suggère par ailleurs de « fondre en un seul titre » les titres de la Banque européenne d'investissement (BEI) et ceux de la dette commune européenne émis lors du plan de relance de 750 milliards d'euros (NextGenerationEU) décidé au moment de la pandémie de Covid-19, remboursable jusqu'en 2058.

Ces choix forts permettraient « d'accélérer la création d'un marché attractif de la dette européenne », capable de rivaliser avec celui des États-Unis, ce qui serait idéal pour « financer

nos investissements à un prix abordable », notamment via une « nouvelle émission de dette en commun ». Comme corollaire, la position de l'euro comme monnaie de référence mondiale en sortirait renforcée. Les opposants à cette idée contestent sa conformité avec les traités européens, qui interdisent notamment la prise en charge des dettes d'un État par un autre. Mais ils craignent par-dessus tout « l'aléa moral », qui détournerait certains États très endettés d'une gestion plus rigoureuse de leurs finances publiques.

Le poids de l'étranger

Parmi les pays d'Europe très endettés, si l'on écarte la France, c'est en Belgique et en Espagne que les non-résidents sont les plus présents dans la détention de la dette publique, avec des parts respectives de 55 pour cent et 42 pour cent, devant le Royaume-Uni (32 pour cent). En revanche, l'Italie, malgré la deuxième dette européenne en valeur relative (plus de 136 pour cent du PIB), est plus tranquille car les créanciers étrangers n'en contrôlent que 27 pour cent. À noter que les non-résidents peuvent être aussi très présents dans la détention de la dette publique d'États peu endettés. C'est le cas à Chypre (93 pour cent), dans les pays baltes (entre 60 et 75 pour cent), en Autriche (60 pour cent) et en Allemagne (55 pour cent).

Ailleurs dans le monde, le Japon pourtant le pays le plus endetté de la planète en valeur relative, affiche une certaine sérénité. Et pour cause. Sa dette abyssale de 243 pour cent du PIB lui coûte très peu (ses obligations à dix ans rapportaient à peine 1,34 pour cent fin avril) et la part des non-résidents ne dépasse pas dix pour cent (contre quarante pour cent aux mains de la Banque centrale). ●



Découvrez chaque vendredi ce qui fait bouger le pays. Sur papier et en digital. 1 euro pendant un mois. Faites le test.

**yren@land.lu
(+352) 48 57 57 . 1**



« (Sur)jouer le jeu »

IIII Michael Lucas

Les ONG de développement peuvent-elles échapper à leur instrumentalisation ?

Il y a moins d'un an, je démissionnais de ma fonction de responsable d'une organisation non gouvernementale de développement (ONGD) parce que je ne souhaitais plus mettre mon implication professionnelle au service de ce que je considère être une instrumentalisation des ONGD par les acteurs nationaux, publics et privés, de l'économie impériale¹. Ce sont des convictions politiques affirmées, libertaires et anticapitalistes qui m'ont amené à poser ce choix, mais je pense que l'analyse de la coopération luxembourgeoise que je propose ici dépasse le cadre de ces convictions et peut être partagée, en tout ou en partie, par nombre de personnes aux opinions différentes. Le moment est-il bien choisi pour élever la voix sur ce sujet alors que la coopération internationale est remise en question de toutes parts ? Ne convient-il pas de *sauver l'essentiel* ? Je ne le pense pas. Le choc actuel est l'occasion de poser les bonnes questions, en évitant le piège d'une prétendue convergence avec ceux-là même qui instrumentalisent la coopération internationale. L'origine droitière et extrémiste des attaques brutales dont elle est la cible ne l'absout pas d'une critique de gauche dès lors que celle-ci touche à ses fondements.

Le mode de vie impérial, négation de la justice sociale.

Le mode de vie impérial adopté par les classes aisées dans le Nord global et par les élites des pays des Suds n'est pas négociable. Le capitalisme aujourd'hui financiarisé et mondialisé, qui génère ce mode de vie (lui-même frappé de nombreux maux), est à l'origine de la pauvreté persistante et des inégalités croissantes à l'échelle mondiale, de l'exploitation des travailleurs et travailleuses, de l'accaparement des ressources des communautés locales, de l'humiliation des précarisés et de la destruction du vivant. Ces effets, qui lui sont indissociablement liés², se manifesteront avec davantage de brutalité dans la nouvelle ère du capitalisme de la finitude³ qui pointe déjà le nez.

Le mode de vie impérial est la négation de la justice sociale. Or, c'est dans ce contexte qu'agissent les ONGD. Les cadres administratif, politique et médiatique notamment qui régissent leurs champs d'intervention s'inscrivent dans l'ordre capitaliste avalisé par la puissance publique ; les plus *transformatrices* d'entre elles sont amenées à faire en permanence le grand écart entre les pratiques qu'imposent ces cadres et leur idéal d'une société juste, solidaire et harmonieuse avec la Terre et leur ambition émancipatrice et décoloniale. Au fil du temps, j'ai pris conscience que cette tension est une contradiction ; j'ai aussi fini par être convaincu que tant le statut de l'ONGD que ses actions spécifiques aboutissent à rendre acceptables les idées et les mécanismes qu'elle dénonce et combat. C'est en ce sens que je parle d'instrumentalisation⁴. En plaidant pour une « finance durable » nous accréditons l'idée qu'elle puisse l'être. En revendiquant la « re-

Xavier Bettel signe de nouveaux accords-cadres avec huit ONG de développement, en février 2024



Au fil du temps, j'ai pris conscience que cette tension est une contradiction

devabilité » des entreprises nous laissons entendre qu'il suffit qu'elles rendent des comptes. En œuvrant pour le devoir de vigilance nous acceptons que la diligence des entreprises soit « raisonnable », mais raisonnable au regard de quoi ? En développant nos partenariats dans les Suds nous acceptons les conditions de l'État et nous entretenons l'hégémonie de la rationalité occidentale. En collaborant à l'aide au développement nous crédibilisons le discours vertueux de ceux qui cherchent à préserver l'économie impériale.

Le 1% du PIB consacré à l'aide au développement : l'arbre qui cache la forêt

Nous accréditons donc des positions que nous pensons contester. Et nos adversaires tentent de tirer tout le bénéfice possible de cette ambivalence. Ainsi, Luxembourg Sustainable Finance Initiative⁵ se plaît à nommer les ONG « stakeholders », comme si nous avions quelque chose à défendre en commun. L'IMS Luxembourg⁶ a, quant à lui, cherché à embarquer, à la veille des dernières élections législatives, les ONG dans « One Planet Luxembourg », cette campagne qui visait à

faire croire que, face aux responsables politiques, il y avait une grande famille unie, mue par les bons sentiments, partageant les mêmes convictions sur les enjeux climatiques.

Mais la plus grande instrumentalisation est sans conteste le fait de l'État. Les budgets qu'il consacre à l'aide au développement, le 1 pour cent du PIB érigé en fierté nationale, sont un soulagement de la conscience sans impact sur la racine des maux dont souffrent le monde, un écran de fumée visant à détourner les regards des effets du capitalisme financiarisé et mondialisé dont le Luxembourg est un fer de lance. Ce pays est un concentré de ce qui constitue l'essence de l'économie impériale. Résultat de politiques publiques bien pensées, sa santé matérielle y est *indexée*. Quand l'État donne d'une main, avec ostentation et en bénéficiant du concours, plus ou moins assumé, souvent candide, des ONGD, il retire de l'autre tant de fois plus aux populations des Suds, même là où ce n'est pas lui qui agit directement mais une multitude d'opérateurs économiques et financiers dont il rend l'action possible, qu'il soutient, qui l'alimentent et le déterminent⁷.

La coopération au développement apparaît comme une action sur les symptômes, soigneusement mise en scène pour contribuer à déjouer toute prise de conscience des causes de la maladie. L'accroissement en cours de la mainmise du ministère de Affaires étrangères sur les ONGD et sur le Cercle des ONGD marque clairement la volonté des autorités d'en renforcer l'instrumentalisation. Qui dit instrumentalisation dit limitations : si je suis l'instrument d'un autre, c'est ce dernier qui définit le périmètre de ma liberté. Dans chaque secteur d'activité, la liberté des ONGD est largement contenue, parfois même auto-contenue. Dans ce qui est appelé « le plaidoyer »,

la critique est tolérée lorsqu'elle porte sur les dérives du régime économique impérial, alors que c'est le régime lui-même qui est en cause. La contestation tolérée ne peut toucher le cœur du système ; son effet ne peut donc être que marginal et non subversif. Si, comme ONGD, je plaide pour le devoir de vigilance, c'est parce que je pense que les entreprises capitalistes peuvent devenir vertueuses en étant vigilantes aux droits humains ; ce faisant, je nie, ou feins d'ignorer, que le ressort de toute activité capitaliste est la recherche du profit pour le profit, l'accumulation sans fin du capital, sans égard à ce qui est produit, ni à la façon dont on produit⁸. Le devoir de vigilance est destiné à n'être qu'un processus superficiel, une usine à gaz faite de cases à cocher et de feuilles Excel à remplir, alimentant une cohorte de consultants experts en « Responsabilité sociétale des Entreprises ».

La bonne propagande et le marketing

Interdisant, dans les « conditions générales » qu'il adresse aux ONGD, toute propagande (façon classique de faire passer le discours dominant pour de la non-propagande, comme si ce discours-là n'était qu'une traduction non idéologique d'un état naturel des choses), l'État les invite à être constructives. Il les associe à des processus participatifs et de concertation, les sollicite beaucoup, mais pose, de manière explicite ou implicite, des balises absolues : Il ne s'agit pas de remettre en question le mode de vie impérial, ni le modèle de croissance économique, ni les fondements du secteur de la finance⁹. Participer, en tant qu'ONGD, à ces processus contribue une

[...]



Le ministre de la
Coopération visitant
un projet de Caritas
au Laos en février
2024

[Suite de la page 15]

nouvelle fois à légitimer l'action conservatrice de l'État puisque la logique-même du modèle à préserver ne peut être contestée. Qui la conteste perd voix au chapitre, écarté du cercle consensuel de la sphère institutionnelle. Et refuser de collaborer est de fait inenvisageable, puisque « nous vous payons pour cela ».

Dans le secteur de « l'éducation au développement », les ONGD font désormais face à un public atomisé ; l'offre d'éducation au développement s'adresse à des citoyens perçus comme des clients qu'il convient de convaincre au travers d'une communication performante et d'un marketing adapté. À contrecœur, nous empruntons une voie commerciale qui entre en tension avec nos valeurs. La norme marchande est devenue la norme que nous imposent, sans distance critique, des fonctionnaires ayant troqué le tiers-mondisme de leurs prédécesseurs pour un néolibéralisme de bon aloi. En témoigne leur recours systématisé à des consultants privés du type Big Four ou leur intérêt affirmé pour la *consom'ation*. L'accet mis, dans les programmes officiels, sur les questions climatiques, de genre et des droits humains ne dément aucunement cette tendance dès lors que chacun de ces sujets dispose d'une version compatible avec la pratique néolibérale : la croissance verte, le féminisme libéral et la conception opportuniste et minimaliste des droits humains.

Une responsabilité partagée ?

Le fait est que les ONGD jouent le jeu dicté par l'État, seul moyen pour elles de faire bénéficier leurs partenaires des Suds d'aides publiques. Souvent, toutefois, elles *surjouent*, cherchant à *bien faire les choses* en apportant leur touche personnelle. Le résultat en est une couche supplémentaire de contraintes pour les organisations partenaires. Avec l'« approche Programme », qui a remplacé l'« approche Projet »¹⁰, les ONGD ne font autre chose que d'amener leurs partenaires à s'inscrire dans un mode d'action et à adopter des méthodes qui ne sont pas les leurs. En sophistiquant un programme au-delà des attentes ministérielles, elles contraignent davantage encore leurs partenaires, très diversifiés, à s'inscrire dans un schéma commun. Nous énonçons à leur égard

des exigences bureaucratiques, techniques, opérationnelles et méthodologiques du même ordre que celles que nous reprochons aux autorités de nous imposer : diversifier les modes de financement ; développer des collaborations entre partenaires ; agir dans les domaines d'intervention communs ; poursuivre les mêmes résultats, selon des critères et avec des modes de restitution identiques pour tous. Et, si d'aventure, notre partenaire peine à adapter son action à nos exigences, parce que, par exemple, il ne réunit pas les compétences techniques requises, il risque d'être privé de soutien alors même que la qualité de son activité n'est pas en cause. L'ensemble de ces processus imposés par le cadre étatique devient, au fil du temps et des échanges avec notre tutelle, un environnement naturel et intériorisé. L'instrumentalisation finit, petit à petit, par être consentie.

Le plan individuel est, lui aussi, le terrain de responsabilités partagées. Les coopérants tirent de nombreuses valorisations de leur rôle stéréotypé : le plaisir des voyages au loin, la participation aux conférences et aux réseaux internationaux, l'accueil dans les régions bénéficiaires, la reconnaissance par les partenaires, le statut de celui ou celle qui maîtrise la méthode au goût du jour. Et, expression de sa volonté de fidéliser, le partenaire rencontre souvent les attentes non dites des coopérants par son accueil chaleureux et son enthousiasme poli. Il est permis de penser que ces valorisations, plus symboliques que matérielles mais largement appréciées (elles compensent la fadeur des tâches bureaucratiques), amènent les professionnels des ONGD à faire corps avec le fonctionnement colonial de leur profession et à négliger les dimensions problématiques de leur activité : la posture surplombante, la participation aux dispositifs productivistes, l'impact climatique, les dépenses disproportionnées, ... Cette identification est confortée par la surestimation systématique du poids de leur apport propre. Les motivations individuelles des acteurs et des actrices de la coopération participent, à leur façon, à la perpétuation des mécanismes de domination. Comme les missionnaires du passé, ils et elles sont des maillons d'une mécanique qui mène à des résultats opposés à ceux qui sont projetés.

Le *bien* produit à l'échelle micro – les effets immédiats de leur action concrète – n'altère en rien le *mal* de l'échelle macro – le système

de domination que leur action contribue à légitimer. Faire ce constat est une expérience douloureuse que le secteur tend à épargner aux siens en participant à l'édification de mythes (les « Objectifs du Développement Durable », l'indivisibilité des droits humains, ...) entretenus par une prose convenue et *prête-à-penser* qu'il est mal venu de questionner. Parmi ceux-ci, le mythe du partenariat occupe une place centrale. Les organisations des Suds avec qui les ONGD travaillent sont appelés *nos partenaires*, expression par laquelle les ONGD dogmatisent que ces organisations seraient sur un pied d'égalité avec elles et traitées comme telles. Cette assertion du partenariat, qui rappelle celle de l'égalité contractuelle chère aux penseurs du libéralisme économique, n'a d'autre réalité que formelle. La négociation d'égal à égal est un leurre puisque c'est le canevas de l'État, complété par les propres exigences des ONGD, qui s'impose. L'influence que celles-ci exercent sur l'action de leurs partenaires tire sa force de leur statut de bailleurs de fonds.

Échapper à l'instrumentalisation

Les mouvements sociaux des Suds ne savent-ils pas faire ? Et ne savent-ils pas très bien ce qu'ils font ? En prétendant les *capaciter*, ne cherche-t-on pas simplement à les acculturer à nos conceptions ? L'essentiel, pour nous, n'est pas dans l'*empowerment* là-bas ; l'essentiel réside dans la résistance au rouleau compresseur de l'économie impériale et cette résistance passe par l'action, ici, *contre* ceux qui accaparent, exploitent et dominent et ceux qui rendent cette entreprise possible (dont l'État). Agir avec eux revient à les renforcer. Agir contre eux suppose de renoncer à leurs financements, un renoncement qui ne semble toutefois pas concevable pour des organisations qui, bien que *non gouvernementales*, en sont largement dépendantes. Elles n'ont donc d'autre choix que d'*agir de l'intérieur*, c'est-à-dire, par une activité laborieuse dans une fouillis de dispositifs institutionnels fonctionnant sur et pour eux-mêmes, souvent conçus pour être inefficaces¹¹ ; un *activisme d'accompagnement* qui laisse intacts les fondamentaux de l'économie impériale. Ce ne sont pas les contestataires institutionnalisés qui pervertissent les puissantes mécaniques de l'économie impériale, mais celles-ci qui *corrompent* leur culture et valeurs.

La corruption accompagne l'instrumentalisation et je crains que le cadre institutionnel des ONGD ne permette d'échapper ni à l'une, ni à l'autre. Raison pour laquelle mon activisme s'exerce désormais ailleurs. ●

¹ J'emploie ici l'expression non conventionnelle d'économie impériale pour caractériser cette économie qui engendre le mode de vie impérial réservé à une minorité mondiale. Le concept de mode de vie impériale est développé par les essayistes allemands Ulrich Brand et Markus Wissen, dans *Le mode de vie impérial, Vie quotidienne et crise écologique du capitalisme*, Éd. Lux, 2021.

² Lire par exemple Marie Mies et Véronika Bennholdt-Thomsen, *La subsistance, Une perspective écoféministe*, Ed. La Lenteur, 2022, p. 73. Gilbert Rist, *Le développement, Histoire d'une croyance occidentale*, Éd. SciencesPo. Les Presses, 2013 (4ème édition).

³ Lire Arnaud Orain, *Le monde confisqué, Essai sur le capitalisme de la finitude (XVI^e – XXI^e siècle)*, Ed. Flammarion, 2025.

⁴ Caroline Broudic, « Les ONG, cheval de Troie du néolibéralisme », *Revue Humanitaire* 39/2014 et Bertrand Bréqueville, *L'humanitaire sous l'emprise du néolibéralisme*, Éd. Charles Léopold Mayer, 2021.

⁵ Luxembourg Sustainable Finance Initiative (LSFI) est une association constituée par l'État avec le soutien du privé, destinée à promouvoir et coordonner les initiatives liées à la finance durable. Les ONGD sont souvent invitées à participer aux activités de LSFI.

⁶ IMS Luxembourg, Inspiring More Sustainability qui se définit lui-même comme « le réseau leader des entreprises luxembourgeoises actives en matière de développement durable ».

⁷ Les mécanismes d'optimisation fiscale ne sont qu'une dimension de cette appropriation des bénéfices commerciaux mondiaux par le pays. Sur cette question spécifique, lire dans *La transition sera sociale ou ne sera pas*, Ouvrage collectif, Éd. Schortgen, 2024, le chapitre consacré à la finance et les références citées.

⁸ Lire Anselm Jappe, *La société autophage, Capitalisme, démesure et autodestruction*, Éd. La Découverte, 2017.

⁹ Ainsi, lorsque, en 2022, Xavier Bettel, encore Premier ministre, avait mis en place le Klima-Biergerrot, ses conseillers chargés de l'organisation des travaux du panel s'étaient bien gardés d'ouvrir la discussion sur ces sujets.

¹⁰ En bref, il ne s'agit plus d'aborder isolément les projets soutenus mais de les inscrire dans un programme valant pour tous.

¹¹ Lire Raquel Rolnik, « UN special procedures system is "designed to be ineffective" », in *SUR, International journal on human rights*, v. 11 n. 20 Jun./Dec. 2014.

Les morts et les vivants

Le taxidermiste du MNHN, Guillaume Becker, a été primé six fois lors des championnats d'Europe de la spécialité qui ont eu lieu à Vienne, en février. L'occasion de revenir sur une pratique ancienne, mais étonnamment actuelle

IIII Erwan Nonet

Pour rencontrer Guillaume Becker, il faut se rendre à Kehlen, dans un entrepôt anonyme qui donne sur les champs. Il s'agit d'une des quatre réserves du musée national d'Histoire naturelle (MNHN). Les autres se trouvent à Hamm, Bissen et dans le Grund. Pour atteindre l'atelier du taxidermiste, il faut traverser une halle pleine de squelettes de grands mammifères et de larges armoires dont il faudrait des jours, peut-être des semaines, pour dresser l'inventaire. Il y a aussi des congélateurs, actuellement remplis de nombreux chats sauvages qui seront bientôt étudiés par les scientifiques de la section zoologie.

Cette dispersion des locaux ne fait pas l'affaire de Patrick Michaely, le directeur du MNHN. « Cela fait 31 ans que je travaille au musée et le manque de place a toujours été un sujet », soupire-t-il. Le projet annoncé en 2021 de regrouper les réserves des musées nationaux, ainsi que des Centres nationaux de l'audiovisuel et de la littérature dans un grand Centre national des collections publiques à Dudelange-Neischmelz à l'horizon 2035 ayant fait long feu, il devra pourtant s'en satisfaire.

Mais retournons à Kehlen. Après avoir traversé la grande salle, il faut monter quelques marches d'un escalier industriel pour atteindre l'atelier du taxidermiste. Sur sa table de travail, on aperçoit tout de suite deux des oiseaux qui viennent d'être primés lors des championnats d'Europe : un tétraogalle de l'Himalaya et un touraco masqué. À côté, deux autres volatiles piqués d'épingles, une grande peau de serpent, les éléments anatomiques d'un canidé en cours de sculpture et, dans une bassine posée dans le bac de l'évier, un oiseau baignant dans un liquide. « Je suis en train de le tanner », explique Guillaume Becker.

L'unique taxidermiste professionnel du Grand-Duché pratique cette technique depuis une quinzaine d'années. Il a pris la lumière en remportant six prix lors des championnats d'Europe qui se sont déroulés à Salzbourg, du 17 au 23 février dernier et où toutes ses présentations ont été récompensées. Ce succès permettait de découvrir l'existence de l'épreuve créée en 1992 (45 000 visiteurs cette année, tout de même), mais aussi la vitalité de la discipline.

Un crocodile suspendu dans une église

Mais en quoi la naturalisation des animaux est-elle une pratique moderne ? La question fait sourire Guillaume Becker, qui apporte trois éléments de réponse imparables : la conservation des marques de la biodiversité, afin de garder les traces de la

[...]



[Suite de la page 17]

présence des espèces dans un endroit donné, à un moment donné ; l'étude scientifique de l'évolution d'une espèce sur un temps long, intéressant dans le contexte du changement climatique et de la transformation des milieux naturels et, enfin, la vulgarisation, car ces animaux captivent bien mieux l'attention que des cartels. « C'est indispensable pour aborder d'importantes problématiques environnementales, non seulement à destination des visiteurs, mais aussi des enfants qui participent aux nombreux ateliers du musée », appuie Patrick Michaely.

La taxidermie, du grec *taxis* « ordre, arrangement » et *derma* « peau », consiste en l'ensemble des techniques mises en œuvre pour préparer, conserver et agencer tout ou partie de la peau d'un animal mort dans le but de lui redonner son volume initial. Si l'on met de côté les momifications (notamment égyptiennes) qui avaient bien pour but de conserver les corps mais pas de les exhiber, les premières naturalisations ont été réalisées au XVI^e siècle.

Les plus vieux exemplaires recensés dans le monde sont ceux d'un crocodile du Nil toujours suspendu au plafond de l'église Santa Maria Annunziata de Ponte Nossa (Lombardie), daté de 1534. Exposé au musée de la Porte de Hal à Bruxelles, le cheval de l'Archiduc Albert d'Autriche, tué lors du siège d'Ostende (1602), a été naturalisé en armure.

La majorité des animaux alors empaillés provenaient de mondes lointains. « Les grands musées des puissances coloniales voulaient montrer le monde tel qu'il était, partout où elles étaient implantées », explique Patrick Michaely. « À l'époque, hormis la peinture, il n'y avait aucun autre moyen que la naturalisation pour les exposer. » Les explorateurs et les chasseurs étaient le fournisseur de ces institutions, comme des cabinets de curiosités des riches collectionneurs. Le premier animal empaillé du Musée d'histoire naturelle de Paris (créé en 1793) a ainsi été un éléphantéau naturalisé en 1758.

« Ces animaux étaient montrés pour éduquer, comme un témoignage de la maîtrise de l'Homme sur le monde animal, y compris dans les contrées inconnues des visiteurs », souligne Patrick Michaely. Un besoin de supériorité qui s'est illustrée souvent bien au-delà du spectre de la zoologie, jusqu'à très récemment parfois. Le « Rassensaal » du Naturhistorisches Museum de Vienne a exposé de 1978 à 1996 des crânes humains et des modèles anatomiques plaçant l'ensemble de l'Humanité à l'intérieur d'une structure hiérarchique définie, où prédominait l'Homme blanc et blond.

Pas de ça dans l'ancien Hospice Saint-Jean, mais le directeur du MNHN constate toutefois que des visiteurs s'étonnent d'y voir des animaux naturalisés. « Certains trouvent cela macabre, morbide. Pour moi, cela illustre la perte du lien entre l'Homme et la Nature, que l'on pourrait dater des Lumières, lorsque l'on a commencé à porter un regard extérieur sur la structure du monde. » Un des points forts du musée est justement que les visiteurs peuvent s'approcher très près de ces sujets. Trop, parfois, selon Guillaume Becker, qui rappelle que ces animaux sont très fragiles et qu'il ne faut pas les toucher.

Toucan congelé

Faute de place pour pouvoir montrer au public les plus de 6 000 animaux que possède le musée, les spécimens exposés répondent à des problématiques précises, « des stratégies » selon le taxidermiste. « Le but est de se concentrer sur les petits mammifères et les oiseaux du Luxembourg, dont nous avons une collection très complète. Comme leurs populations déclinent dangereusement, il est intéressant de les montrer au public. » De fait, le musée est le dernier endroit du pays où l'on peut observer un coulis à tête grêle, plusieurs types de gélinites ou un grand tétra. Ces espèces sont désormais éteintes. Actuellement, entre 400 et 500 animaux sont visibles dans le Grund. Des animaux exotiques également exposés, mais ils sont tous de taille modeste, le musée ne disposant des volumes nécessaires pour en montrer des gros.

Grâce à Guillaume Becker, la collection est vivante et ne cesse de s'enrichir. Le choix des animaux témoigne des stratégies du musée, mais aussi des opportunités qui se présentent. Ainsi, ce plongeon huard dont le vol n'a été observé que deux ou trois fois au Luxembourg et dont on a retrouvé un corps dans le nord du pays. Ou cet aigle royal découvert mort dans le sud, « une migration qui ne s'est pas bien terminée ». Plusieurs autres dépouilles seront prochainement travaillées par le taxidermiste. Il y a ce toucan qui patiente au congélateur depuis vingt ans, ou ce dingo mort de vieillesse au Parc merveilleux de Bettembourg. « Nous n'en avons pas encore, c'était l'occasion », relève Guillaume Becker avec la peau de l'animal entre les mains.

Certaines collections sont très anciennes et remontent à la création du musée, en 1854. Le Cabinet d'histoire naturelle occupait alors quelques salles de l'ancien Athénée, dans lequel huit vitrines étaient remplies d'oiseaux, de mammifères et de reptiles, alors que les minéraux, fossiles,

coquillages et autres papillons étaient montrés dans d'autres pièces. « Ces collections ont été offertes par des membres de la haute bourgeoisie, comme les Pescatore, et même la famille grand-ducale. Nous possédons de cette manière une magnifique collection ancienne de colibris » apprécie Guillaume Becker.

Plus tard, le musée déménagera dans la caserne Vauban (Pfaffenthal) puis sur le Marché aux Poissons, dans l'immédiate après-guerre, après une ouverture avortée par la guerre, en 1940. C'est en 1996 que le musée devient national et intègre l'Hospice Saint-Jean qui a été rénové pour lui. Quant aux six espèces primées lors du Championnat d'Europe, Guillaume Becker reconnaît qu'elles ont été très soigneusement choisies. « Non seulement je préfère les oiseaux, mais il fallait des spécimens que nous n'avions pas encore dans les réserves. J'ai porté mon choix sur des espèces un peu originales. Elles ne sont pas rares dans la nature, mais on ne les voit pas souvent dans les concours. Je voulais attirer la curiosité du jury ! » Le tétraogalle de l'Himalaya ou le touraco masqué étaient de bonnes pioches. Le taxidermiste précise qu'ils sont tous nés et ont été élevés en captivité, en Europe.

Parlant de son métier, Guillaume Becker réfute le terme d'art puisque la discipline ne laisse pas beaucoup de place à l'imagination. Il s'agit de se rapprocher au plus près de la nature, « si la position des pattes, des ongles ou des yeux n'est pas bonne, si la posture n'est pas correcte, c'est raté. » Il définit plutôt sa pratique comme « un mélange d'artisanat et de science, parce que de très solides connaissances en zoologie sont indispensables. »

Patrick Michaely, en tout cas, se félicite de compter dans les rangs du musée un professionnel motivé et perfectionniste. « Cela nous donne une belle visibilité. C'était la première fois que nous participions au Championnat d'Europe et, même là-bas, grâce à Guillaume, on a parlé de nous de manière très positive. Ses bons résultats mettent l'accent sur notre belle collection, dont il s'occupe avec grand soin. Cette lumière, c'est bon pour lui et c'est bon pour le MNHN. »

Quant à savoir si cette première expérience sera renouvelée, Guillaume Becker n'en fait pas mystère : « Si le musée est partant, moi aussi. Cette fois, je n'ai eu que des rubans rouges (NDLR : deuxièmes prix), je voudrais en avoir au moins un bleu (NDLR : premier prix). » Bras croisés et sourire en coin à côté de lui, Patrick Michaely n'aurait visiblement rien contre. ●

Guillaume Becker



Oliver Halmes

Parcours d’une combattante

IIII Josée Zeimes

Prima Facie de Suzie Miller dans une mise en scène de Marja-Leena Junker

Le Théâtre du Centaure reste fidèle à un de ses choix importants, donner la parole à ceux qui souvent restent dans l’ombre : ici les femmes qui, même si elles luttent, risquent de ne pas être entendues. L’auteure australienne Suzie Miller, primée à plusieurs reprises, s’est attaquée en connaissance de cause (elle-même est une ancienne pénaliste) à un système judiciaire injuste quant au problème du viol, dans *Prima Facie* (2019, ‘Première impression’, traduction en français de Dominique Hollier et Séverine Magois), une pièce à succès, souvent récompensée.

Tessa Ensler, ayant réussi à surmonter les désavantages de son milieu modeste, sans toutefois renier ses origines, et à faire de remarquables études qui la mènent à devenir une avocate pénaliste connue, est spécialisée dans la défense d’hommes accusés d’agressions sexuelles. Elle travaille dans un cabinet réputé et est destinée à une brillante carrière. Puis retournement de situation : lors d’une nuit de bringue, la jeune femme se retrouve dans elle-même victime d’un viol. Elle voit alors son travail sous une perspective différente ; de gagnante, elle va devenir perdante. Elle va traverser le désert de beaucoup de femmes.

Le long monologue de *Prima Facie* embarque le spectateur à travers les étapes-clé du parcours de Tessa, interprétées avec brio par Céline Camara — en robe noire d’avocat ou en costume plus habillé — qui par sa présence, sa vivacité, sa mimique et ses gestes suggestifs montre d’abord son ascension fulgurante puis sa chute, dans la dignité.

Elle se déplace avec aisance dans la scénographie de Christian Klein (qui a signé aussi les costumes

de circonstance), en ensemble austère et strict de plusieurs étagères en métal, déplaçables, une allusion au bureau d’avocat, où sont rangés dans des boîtes les dossiers des clients et des textes législatifs. Le tout prend un peu de couleur grâce aux éclairages discrets et variés d’Antoine Colla et à la présence vivace de la comédienne qui parfois ‘joue’ avec les étagères, en les déplaçant ou en s’y installant carrément.

La comédienne nous guide à travers les diverses étapes de vie de la protagoniste, en complicité avec la metteure en scène Marja-Leena Junker, premier spectateur et juge critique, qui veille au déroulement varié et significatif de l’ensemble bien rythmé, le jeu et le texte, étant mis en valeur discrètement par la création sonore de Laurent Peckels, qui souligne certains passages du monologue.

L’auteure Miller condamne, lors des procès pour viols, les contre-interrogatoires qui désavantagent les plaignantes, qui sous les effets du traumatisme suite au viol, risquent des confusions et des oublis dans ce qu’elles disent, ce que la partie adverse exploite. L’auteur plaide pour une meilleure protection des victimes d’une agression sexuelle et d’un viol.

Prima Facie, un spectacle engagé, bien conçu par une metteure en scène chevronnée et qui plaît beaucoup grâce au jeu sensible de Céline Camara. ●

Représentations en mai 2025 les 6, 7, 13, 16, 17 à 20.00 ainsi que les 8 et 18 à 18.30. Réservation : www.luxembourg-tickets.lu



Céline Camara, seule en scène

T
A
B
L
O

GEN Z UND ALPHA

Kultur der Jugend

96 Prozent aller Sechs- bis 21-Jährigen besitzen ein Smartphone, 71 Prozent eine Spielkonsole. Das geht aus einer Studie des Liser im Auftrag des Kulturministeriums hervor, die 2023 durchgeführt wurde, um die „kulturellen Praktiken“ der Jugend besser zu verstehen. Ganze 70 Prozent der Sechs- und Siebenjährigen nutzen soziale Plattformen, bei den Zwölf- und Dreizehnjährigen sind es sogar 99 Prozent – wobei das Liser *YouTube* als soziales Medium zählt. Die Nutzungsdauer steigt am Wochenende bei 19 Prozent der Jugendlichen auf über fünf Stunden. Während man vermuten könnte, dass der Fernseher kaum eine Rolle unter der digitalaffinen Jugend spielt, ist dem nicht so – 45 Prozent schalten ihn täglich ein. Doch auch dieses Gerät hängt zunehmend am Internet: Etwa zwei Drittel aller Fernsehinhalte werden gestreamt. Mädchen schauen dabei eher Serien und machen 60 Prozent der Serienkonsumenten aus, Jungen 40 Prozent. Stark abgehängt sind hingegen Radioinhalte: Nur 14 Prozent hören täglich Radio, wobei sie Nachrichtensendungen kaum interessieren; im Vordergrund steht Unterhaltungsmusik. Mittlerweile wird Musik jedoch vorrangig über Streamingdienste gehört. 70 Prozent der Befragten nutzen Musikplattformen täglich, Mädchen häufiger als Jungen. Ab dem Alter von 18 Jahren steigt der Anteil der Zeitungsleser auf 30 Prozent. Außerdem treiben immerhin 70 Prozent der Jugendlichen außerhalb der Schule Sport, und fast die Hälfte übt eine – vorrangig künstlerische – Freizeitaktivität aus. Mädchen beschäftigen sich häufiger als Jungen mit Tätigkeiten wie Zeichnen, Bildhauerei, Nähen, Gravieren oder Gartenarbeit. Jungen hingegen bevorzugen Videospiele, Schach oder kümmern sich um Sammlungen. Ein Drittel aller Jugendlichen lernt zudem, ein Musikinstrument zu spielen. Blickt man auf die Kulturinstitutionen, sind das Kino und die Bibliothek bei Weitem die meistfrequentierten Einrichtungen SM

KUNST

Vente siglée XB

Un portrait de Xavier Bettel façon Joker à la peau bleue (comme le DP ?) signé Rafael Springer mis en vente pour 300 euros (photo : Lux Auction). Une impression sur toile du graffeur Sumo ou une



huile de François Gillen pour 1 500. L’art contemporain luxembourgeois tiendra le haut du pavé à la vente organisée à Stadtbredimus dimanche 18 mai (14h) par Lux Auction. Sont mis aux enchères des objets d’art contemporain, luxembourgeois et étrangers, tout comme du mobilier d’art ayant appartenu à l’architecte Chrëscht Klein, premier président de l’Ordre (OAI) au début des années 1990. Du livre d’art luxembourgeois mis en vente à 15 euros à la toile du peintre thaïlandais Somsak Hanumas à 23 000 (en passant par des fauteuils Jeanneret à 17 500), cette « succession » intéressera toutes les bourses et peut-être aussi le ministre des Affaires étrangères, féru de *pop art*, s’il n’est pas en déplacement. Quoique la vente soit aussi accessible en ligne. ^{PSO}

Mudam Confidential

Die Probleme im Mudam haben sich in ein Politikum verwandelt, das man mit der in Luxemburg gerne gestellten Frage: Wer entscheidet, wer was wann erfahren darf? überschreiben könnte. Nachdem die Abgeordnete Djuna Bernard (Grüne) den liberalen Kulturminister Eric Thill vergangene Woche im entsprechenden Ausschuss erneut um den Kündigungsbrief des ehemaligen Präsidenten des Mudam-Verwaltungsausschusses Patrick Majerus bat, legte sie am Dienstag in der Chamber nach. Djuna Bernard war nicht nur unzufrieden mit dem Mangel an Informationen, die sie zu diesem Sujet erhielt. Im Parlament sagte sie nun, ihr liege ein Schreiben vor, in dem Patrick Majerus die Freigabe seines Briefes explizit aus Transparenzgründen gestattet hat – und bezichtigte Eric Thill damit der Lüge. Der Kulturminister reagierte darauf prompt am Mittwoch mit einer Email-Stellungnahme: „Ich bin stets ehrlich gewesen.“ Ihm sei die Möglichkeit einer Freigabe nie zugetragen worden. Patrick Majerus’ Kündigungsbrief steht nun im Netz. Darin steht, der ehemalige Präsident habe sich mehrmals gegen falsche Anschuldigungen wehren müssen und die Personalsituation sei nicht mehr tragbar. Ein 40-seitiges Dossier mit Dokumentationen der Missstände sei bereits im Juli 2024 an den Verwaltungsrat übermittelt worden, schreibt Majerus. Dieses Dossier soll dem Parlament ebenfalls zugänglich gemacht werden. Im Januar war Patrick Majerus zurückgetreten. Mehr als ein Drittel der Angestellten haben das Museum seit 2022 verlassen; derzeit läuft mit dem neuen Präsidenten des Verwaltungsrats Jean-Paul Olinger ein Prozess, um die internen Probleme zu schlichten und das Missmanagement unter der Direktorin Bettina Steinbrügge zu verbessern. ^{SP}

La femme qui criait au loup

III | Jeff Schinker

Une fois encore, le colonel Moulinart doit quitter le cocon de son château à Bourschent pour élucider une affaire qui, sans lui, eût été classé sans suite. Alors que la ville d’Esch-sur-Alzette célèbre son année culturelle et que les édiles locaux cherchent à camoufler le passé interlope et un peu crade du quartier de la Grenz sous le déguisement d’une métropole gentrifiée, la découverte de quelques os humains fait d’abord se hausser les sourcils de quelques politiciens inquiets surtout que cet incident ne vienne perturber les festivités avant qu’on ne finisse par voir l’avantage à ce que ces ossements aient été trouvés à un endroit où le tracé de la frontière franco-luxembourgeoise est sujet à interprétation.

Pendant que la France et le Luxembourg se renvoient donc la balle, le Luxembourg arguant qu’il incombe à la France de mener l’enquête et vice versa, l’enquêteur commence à se dire que l’emplacement géographiquement ambivalent des résidus humains est un peu trop propice pour qu’il s’agît là d’un hasard. Au gré d’une enquête qu’il doit mener clandestinement – il n’est plus « ni policier, ni juge ni même détective », comme ni le narrateur ni Moulinart ne se fatiguent pas de nous l’asséner au moins sept fois¹, le vieux militaire se plonge dans le passé criminel d’Esch.

Que ceux et celles qui ont un peu perdu la notion des pérégrinations antérieures de Moulinart soient rassurés : nul besoin d’avoir lu les précédentes aventures pour comprendre l’intrigue de *Des loups chez les Luxos* ou identifier les personnages récurrents de l’univers de Jacques Steiwer tant le narrateur nous rappelle constamment qui est qui, au point où l’on se demande si l’auteur ne s’est pas perdu lui-même dans le labyrinthe de son intrigue ou s’il n’a pas été pris de fascination pour la combinaison de clavier copier-coller, à laquelle le roman pourrait constituer une sorte d’hommage oulipien. Ainsi, les personnages, comme dans un dessin animé où chacun porte éternellement les mêmes vêtements, s’esquissent en deux trois coups de pinceaux linguistiques, que l’auteur réitère de façon sérielle. Plus que l’intrigue et sa résolution, quelconques et prévisibles, c’est la vision du monde qui se dégage de cette fiction qui mérité d’être analysée.

Des loups chez les Luxos est, de fait, un éloge du vieil âge et de la masculinité, ce qui est assez logique puisqu’écrire des policiers est devenu, à Luxembourg, l’apanage de vieux retraités mâles comme Marco Schank, Jacques Steiwer ou autres auteurs de *crime.lu* qui brodent des meurtres violents sur le canevas de leurs jours paisibles. Là où les jeunes sont au mieux dévorés par les ambitions politiques, au pis des esclaves d’une intelligence artificielle dont ils s’apprêtent à préparer le règne incontesté, se réduisant eux-mêmes au rang de simples corps destinés à nourrir la machine, ce sont les vieux et leurs intuitions qui permettent de rétablir

une vérité qui, dans le monde d’aujourd’hui, est devenue malléable. Car dans un monde dont les tenants et aboutissants échappent de plus en plus au colonel Moulinart, la vérité est devenue un simple concept, une notion vague plus qu’un enchaînement de faits que l’enquêteur doit restituer. Alors que les policiers sont devenus de simples administrateurs qui s’occupent d’enregistrer des plaintes relatives à des portières rayées ou autres brouillilles, ce sont Moulinart et Hégert le légiste qui bravent les interdits de la technocratie pour rétablir le vrai.

Dans le monde de Steiwer, par galanterie, les hommes délestent les femmes du lourd fardeau de la pensée

Notons qu’ils ont cependant besoin, pour ce faire, de l’assistance d’un teckel gériatrique et de celle de François Bucq, dit le Gäk, qui, « suçant » sans cesse son joint, est l’un des personnages fictionnels les plus énervants qu’il m’ait été donné de rencontrer, au point que j’en suis venu à me rassurer qu’il y ait, entre lui et le lecteur, le cordon de sécurité de la fictionnalité – le Gäk étant à l’univers du roman policier ce que Jar Jar Binks était à celui du *space opera*, le bénéfice de l’extraterrestrialité en moins.

Un des corollaires de cette vision rétrograde est que les femmes y ont certes une place – mais celle-ci se trouve ou bien derrière le four (l’épouse Moulinart), ou encore à ras le sol, comme dans le cas d’Adèle Wyland, qui commence sa carrière romanesque comme « technicienne de surface » dans un cabaret pour la finir comme *crazy cat lady* à La-sauvage, où elle joue le rôle peu féministe de la « folle du village » qu’un insupportable personnage de psychanalyste promeut au rang de cas d’étude au cours d’un séminaire de fac où elle tient le rôle du monstre à exhiber.

Sur le plan politique au contraire, les femmes n’existent tout simplement pas, abstraction faite de madame Richard, la maîtresse du maire, sorte de version affaiblie de Lady Macbeth. Et quand les femmes finissent par avoir un peu de pouvoir, c’est en vendant leur corps, de la came, ou les deux. On comprend bien que, dans le monde de Steiwer,

par galanterie, les hommes délestent les femmes du lourd fardeau de la pensée.

Si une œuvre de fiction n’a pas à se justifier sur la manière dont elle verse des éléments du réel dans sa concoction romanesque et que l’auteur est donc libre de donner de la ville d’Esch-sur-Alzette la contrepartie fictionnelle qui lui plaît, il n’est jamais anodin de considérer quels sont les éléments du réel importés dans la fiction – et quels éléments ne le sont pas. La ville d’Esch telle qu’elle apparaît dans *Des loups chez les Luxos* est en maint points similaire à l’original, bien que Steiwer aseptise quelque peu l’échec que fut l’année 2022 dont l’histoire en elle-même pourrait aboutir à une enquête policière plus palpitante que celle offerte par Steiwer.

Sur le point politique, l’Esch de Steiwer diffère pourtant de la ville réelle puisque, en l’année de la capitale européenne de la Culture, le parti socialiste est encore au pouvoir, dont le narrateur fustige l’édulcoration néolibérale. Dans la fiction, ce n’est qu’après l’année culturelle que ce parti finit par perdre aux élections pour se voir remplacer par le parti chrétien-social mené par un certain Georges Richoux (!).

Un deuxième corollaire est que dans ce monde post-factuel esquissé par Steiwer, une des prémisses du roman policier ne tient plus la route : on le sait depuis Agatha Christie, l’enquêteur est là pour rétablir un ordre sociétal renversé par l’irruption d’un déséquilibre causé par un criminel, choses qui ont pas mal changé avec le roman noir et son enquêteur *hard-boiled*, pour qui les frontières morales entre le bien et le mal sont aussi floues que celles qui traversent les régions frontalières à Esch.

Si on a pu lire, dans un article rédigé dans ces pages (*d’Land* 22.03.2024), que les raisons pour lesquelles la Luxembourgen-sia privilégiait souvent le paragenre du policier à celui des littératures de l’imaginaire étaient d’ordre esthétique et politique, la lecture du roman de Steiwer rajoute une explication métaphysique et éthique : si la violence du roman policier permet à l’auteur et à ses personnages vieillissants de regarder en face cette violence ultime qu’est la finitude de la vie en se consolant que le monde qu’ils quitteront n’aurait plus été le leur, la génération qui suit ne croit plus en la restauration de l’ordre promise par la constellation du roman policier, puisque cet ordre est aussi celui, idéologiquement contaminé, de ces vieux mâles qui enquêtent.

Dans *Des loups chez les Luxos*, cela devient flagrant quand Moulinart interroge Mars Corrado, un homme politique que fait chanter un inconnu qui a trouvé des clichés où il se trouve dans des positions compromettantes avec une demoiselle de compagnie dans un cabaret. Moulinart le rassure : tu n’es pas coupable, lui dit-il, alors même qu’il vient de comprendre, en lisant le journal intime d’Adèle Wyland, la bipolaire retrouvée pendue dans sa demeure, que cette femme a basculé dans la folie après que Mars Corrado l’ait engrossée et convaincu d’avorter pour ne pas devoir assumer la paternité d’un rejeton. Pour Moulinart, tout cela n’est pas bien grave. Il romantise la patiente schizophrène tout en s’aveuglant sur la responsabilité véritable de Corrado dans la folie de cette femme. S’ouvre ici une autre enquête, délaissée par Moulinart qui préfère suivre le cliché du roman policier selon lequel il faut *chercher la femme* et qui finit par une coupable. Une contre-enquête qu’on voudrait mener, suivant en cela la critique interventionniste d’un Pierre Bayard qui propose d’aller sur le terrain de la fiction pour aller réparer les écueils de ses enquêteurs – et, dans notre cas, réhabiliter la femme qui criait au loup. ●



Le roman de Jacques Steiwer se déroule à la frontière entre Esch et la France

Jacques Steiwer, *Des Loups chez les luxos*, 232 pages, Éditions Phi
¹ Comme d’habitude, le lectorat chez Phi est inexistant, d’où s’ensuivent non seulement de multiples fautes de français, mais encore et surtout des répétitions incessantes ainsi que des incohérences sémantiques et temporelles : à la page 77, le printemps pointe le bout de son nez puis, aux pages 99 et 153, on nous dit que le printemps de la même année pointe le bout de son nez, comme si les personnages se trouvaient malgré eux et, surtout, malgré l’auteur, dans *Groundhog Day*

Le souffle blessé du monde

III Karolina Markiewicz

Dès les premières œuvres, le visiteur est happé par un monde où les formes souffrent, ploient, s'abandonnent et résistent. *Khorós*, le titre en grec ancien nous plonge dans le chœur tragique, il n'est pas seulement une allusion poétique mais il représente l'architecture de l'exposition de Berlinde De Bruyckere au Bozar de Bruxelles (jusqu'au 31 août). Il s'agit d'un lieu de parole collective sans voix, ou presque, un étrange espace de lamentation incarnée.

L'artiste belge, qui est née en 1964 à Gand, s'impose depuis les années 1990 comme l'une des voix les plus remarquables de la sculpture contemporaine mondiale. Elle développe une œuvre franchement intense, qui est toujours traversée par la vulnérabilité, la mémoire du corps et la trace des blessures. Elle utilise de la cire, du bois, des textiles et des peaux animales qui deviennent, entre ses mains, les véhicules d'une mémoire forcément organique et curieusement collective. Elle puise dans les mythes, la peinture ancienne, la littérature, le cinéma et l'histoire chrétienne toute une matière symbolique qu'elle transfigure en langage plastique.

La première salle s'ouvre sur un animal suspendu, inerte, présenté sur un mur blanc : un Christ dégenré, un martyr sans nom, un exilé hors du langage. Il ne s'agit en vérité ni d'un animal, ni d'un symbole, mais davantage d'un corps-témoin. La sculpture convoque à la fois le sacrifice antique et les charniers les plus contemporains. Nous sommes face à la violence intrinsèque du monde, celle qui est silencieuse, mais massive, celle qui pénètre.

Au fil des salles, la lumière naturelle du bâtiment Art déco conçu par Victor Horta souligne et sublime les moindres veines des entités de cire, toutes les craquelures, les peaux, les tissus et leurs sutures bouleversantes. Ces matières sont la langue de Berlinde De Bruyckere. Un corps-monde spectaculaire et presque sacré fait de cuir, de draps, d'étoffes, de chairs, mais aussi de bois calcinés ou pourris et séchés – un monde abîmé et recomposé dans le langage spécifique à l'artiste, un univers toujours en transformation. Ce qui frappe, c'est la constante tension, celle qui se situe entre la brutalité la plus entière et la délicatesse la plus évanescence. Chaque œuvre pourrait nous répugner, mais tout reste suspendu dans une ambiguïté largement émotionnelle, entre une forme de compassion chrétienne et l'abject.

Chez Berlinde De Bruyckere, la matière n'est aucunement neutre mais un organisme à part entière. La cire, proche de la chair, se fissure ou suinte, elle capte la lumière comme une peau vivante qui transpire. Le bois porte en lui le souvenir de l'arbre, son odeur et tout le souffle qu'il a contenu. Les étoffes, usées et salies, deviennent autant de reliques. Les matériaux ont vécu, et c'est précisément cette mémoire des matières qui donne aux œuvres toute leur densité poétique et sacrale. Leurs textures racontent le temps, son usure ainsi que l'intimité du soin ou bien la froideur de l'abandon. Tout élément est choisi, pense-t-on face à ces colosses, pour la capacité à évoquer la présence et la survie, en somme le passage.

Une pièce centrale, monumentale, évoque un tronc d'arbre mutilé, presque calciné, complètement transpercé. Elle représente à la fois une croix, un totem ou toute la ruine du monde. L'écorce devient peau et la peau devient bois. Tout se métamorphose, l'artiste convoque souvent Ovide.

Dans toutes ces figures, la nudité n'est jamais décorative et jamais crue dans un sens trivial. Elle est plutôt exposée comme une faille, une brûlure, cet aveu de la mortalité. Les corps ici sont souvent liés, noués, parfois engoncés sur eux-mêmes comme pour se cacher d'un monde qui les nie. Ils évoquent autant les cadavres de guerre que les survivants silencieux des violences systémiques. Ce sont des présences-survivances qui nous hantent et qui nous impressionnent à la fois.

Le temps s'est complètement dilaté dans et autour de Khorós. Les œuvres imposent leur rythme lent

Les œuvres textiles, quant à elles, sont des peaux sans corps. Drapés rapiécés, chiffons troués, couvertures souillées : autant de reliques de vies absentes. L'humain s'est retiré, ne laissant que les traces de son passage, comme un négatif brûlé. Dans l'une des pièces les plus bouleversantes, une silhouette masculine regarde un corps de cire cruciforme, suspendu, presque spectral. Le spectateur devient alors miroir, participant du chœur silencieux que la mise en espace suggère avec subtilité.

Khorós n'est pas une rétrospective. Il s'agit d'une méditation polyphonique. Berlinde De Bruyckere y orchestre un dialogue entre ses œuvres et celles d'artistes tutélaires : Lucas Cranach l'Ancien, les films de Pier Paolo Pasolini, les poèmes de Rainer Maria Rilke ou de Patti Smith. Elle place l'art dans un espace de survivance et de résilience, un territoire où les blessures parlent ensemble. Les voix qu'elle convoque sont celles des corps empêchés, meurtris, reclus. Le silence devient alors une langue, une réponse à l'innommable.

Il y a dans cette exposition une forme de liturgie laïque, comme dans les œuvres scéniques de Romeo Castellucci. La disposition des œuvres et leur enchaînement, toute cette lenteur et le souffle profond imposés par leur présence évoquent une procession. Le musée devient une chapelle profane où les matériaux eux-mêmes portent une charge rituelle. Les corps exposés sont les figures d'un sacré incarné, charnel, qui ne s'appuie pas sur une théologie mais sur une expérience sensible du regard porté sur la fragilité hu-



La lumière naturelle du bâtiment souligne les moindres craquelures

maine par l'artiste et par les visiteurs. L'art devient alors une prière silencieuse, une méditation, mais sans dogme, celui-ci s'adresse à ce qui reste quand tout s'effondre.

Cette dramaturgie n'est pas nouvelle dans son travail. Déjà en 2013, dans l'exposition *Les Papesses* à la Fondation Lambert à Avignon, Berlinde De Bruyckere affirmait une vision incarnée de la spiritualité et de la féminité. Elle y présentait des œuvres où la chair devenait le lieu d'une transcendance et où les cicatrices ouvraient sur une dimension autrement sacrée. En 2024, lors de la Biennale de Venise, elle investissait la chapelle Abbazia di San Giorgio Maggiore avec *City of Refuge III* (chanson de Nick Cave). Dans ce lieu sacré, elle poursuivait son œuvre sur le seuil entre la vie et la mort.

Khorós reprend et amplifie ces gestes. Le chœur tragique devient polyphonie de corps blessés, de silences partagés. L'exposition ne cherche ni à séduire ni à choquer : elle implante lente-

ment, profondément, une forme de plainte dans la chair du spectateur. Ce n'est pas une esthétique du morbide, mais une éthique du sensible. Il ne s'agit pas d'un appel à l'émotion, mais d'une invitation à la présence, à une forme d'écoute intérieure de ce que les formes nous disent – ou refusent de dire.

À Bozar, le temps s'est complétement dilaté dans et autour de *Khorós*. On veille dans chacune des salles, une veille en mouvement, mais en effet, on ne les traverse pas. Les œuvres imposent leur rythme lent, semblable au battement cardiaque faible mais constant. Le silence devient un complice actif de toute l'expérience de cette exposition – on peut dire que c'est une introspection d'un autre type. En silence, on regarde et avec l'artiste on peut sculpter l'espace, rythmer ses respirations et accompagner les œuvres dans un seul souffle. Et à la sortie, un silence de plein nous suit — pas de vide, chargé d'une impression d'un profond humanisme plastique. ●

Berlinde De Bruyckere orchestre un dialogue avec Lucas Cranach



SHORT STORY

Un éveil

IIII Ian De Toffoli

D’Land ouvre ses pages à des voix diverses de la littérature luxembourgeoise

Quelqu’un a jeté le nom à la ronde, de ce bar dont la simple évocation suffisait à donner des frissons d’expectation à la petite troupe bigarrée, et un peu pompette déjà, qu’ils formaient, là, sur le trottoir de la Lenaustraße, dans la nuit berlinoise tiède, à 3h36 du matin.

Le bistrot qui les avait recrachés à l’instant a fermé ses volets d’un claquement sec, et c’était peut-être cette façon d’être congédiée un peu trop brusquement – on avait compris, le bar était vide, les serveuses avaient, elles aussi, envie de sortir ailleurs – qui avait créé auprès du groupe l’effet d’un appel à l’aventure que les uns et les autres encourageaient par les habituels Il n’est pas si tard, ou bien J’en mèn boirais bien une dernière, ou deux ou trois, ou en clamant hardiment, index levé, que la soirée venait à peine de commencer.

L’un d’eux a donc suggéré d’aller voir du côté de la Schönleinstraße et une excitation a soudain fait bander leurs corps que l’ingurgitation d’une quantité appréciable de liquides divers avait assouplis. Ah oui, a dit l’une, en guise de réponse enthousiaste. Ah non, a dit un autre, ce qui au fond signifiait la même chose. Inévitablement, un troisième a déblayé la rengaine connue, ou faut-il dire légende urbaine, d’un ami d’un ami, qui, un soir où il avait fait un tour audit bar, n’était pas rentré chez lui, son colocataire, le lendemain, prenant d’abord son absence pour un signe qu’il a passé la nuit dans un lit étranger et qu’il allait bientôt rentrer pour lui faire un compte-rendu lubrique, mais appelant ensuite, après 48 heures sans nouvelles, les parents pour les informer de la disparition inquiétante de leur fils, les parents à leur tour appelant la police pour lancer un avis de recherche, mais au téléphone on tente de les en dissuader en leur expliquant que dans la majorité des cas, les disparus réapparaissent dans les jours qui suivent, il serait plus judicieux d’attendre encore un peu, Madame, et puis au matin du troisième jour, un peu comme Jésus à Pâques, un bruit de clé dans la serrure et le garçon rentre chez lui, échevelé, empestant la bière et les clopes, les yeux vitreux et les pupilles dilatés, tombe sur son colocataire qui boit son café et qui lui demande Mais où bordel étais-tu passé les trois derniers jours, on s’est fait des soucis, et l’autre le regarde, vaguement incrédule, enfin, il essaie de le regarder, mais ses yeux ne tiennent pas en place et dansent dans leurs orbites, Comment ça trois jours, mais j’étais au bar avec des potes, oui d’accord on a peut-être forcé sur certaines choses, on a rencontré d’autres gens, la soirée s’est prolongée, mais attends, on est quel jour, là, merde, et à la fin de cette histoire le petit groupe a ricané – comme si c’était la première fois qu’ils l’avaient entendue –, qui d’admiration, qui de dégoût, mais toutes et tous étaient d’accord que cette nuit était une bonne nuit pour aller s’encanailler dans ce bar qui tenait du trou noir, c’est-à-dire un endroit d’où on ne s’échappait pas et où les lois de l’espace-temps qu’on connaissait étaient fortement distordus.

Peut-être que ce début de printemps y était pour quelque chose aussi. Les doudounes et manteaux d’hiver avaient été rangés dans les placards de la cave, et celles ou ceux dont l’appartement était doté d’un balcon avaient avidement exposé leur peau aux premiers rayons d’un soleil tout à coup plus téméraire. Encore une fois, le rude hiver berlinois avait été repoussé, la ville sortait enfin de sa torpeur et secouait ses membres engourdis. En route, les uns chantaient et sifflotaient, les autres se

tenaient la main, ou faisaient de petits pas de danse. La joie les tenait. Une joie que n’avait, cette année-là, pas encore entachée par la pandémie à venir et les guerres qui s’enlisaient à l’orée du continent.

Quelques encâblures de rue plus loin, ils ont aperçu la devanture décrépée de leur destination, sa marquise jaunâtre, ses fenêtres si crades qu’il était impossible du dehors de voir ce qui se tramait à l’intérieur, son petit sas d’entrée que fermait une ridicule porte en bois d’ancien chalet ou de taverne rustique d’un autre temps, devant laquelle ils ont un instant tréigné d’impatience, attendant les trainards du groupe, celle qui voulait encore finir sa clope, celui, un petit homme à épaisses lunettes, qui devait absolument en arriver à la pointe

Le groupe s’est dispersé dans tout le local, certains rejoignant le tournoi de babyfoot où ils se feraient humilier plusieurs fois

de quelque exposé qu’il était en train de tenir emphatiquement, une des filles a dit Allez-y, je ne veux pas entrer la première, Moi non plus, a renchérit un des garçons, Oh ça suffit, a dit la fille qui venait de jeter sa cigarette, laissez-moi passer, il y a eu un moment de bousculade devant la porte, qui, pour quelqu’un qui aurait observé la scène du trottoir d’en face, aurait eu la drôlerie gauche d’un vieux film de Buster Keaton.

L’intérieur du bar s’est offert à eux tel un tableau de maître. En haut, à gauche, trois hommes et une femme, à la jeunesse relative et vêtus d’un flou de pulls et d’écharpes en laine effilochée, se disputaient une partie de babyfoot, clopes au bec, parmi les hurlements et les bras levés – d’une petite foule de supporters. Devant le babyfoot, et jusqu’en bas du tableau, des grappes d’hommes et de femmes s’agglutinaient autour de plusieurs tables rondes débordant de bouteilles de bière vides et moins vides, certaines remplies de mégots de cigarettes et transformées en cendriers improvisés, et étaient figées, doigts levés et mines intenses, dans des discussions bruyantes. À droite, en ligne de fuite, le comptoir en zinc, devant lequel d’autres hommes et femmes tentaient d’attirer l’attention du serveur ou de la serveuse – tous les deux d’un certain âge, lui en bonnet noir d’où sortaient quelques maigres mèches grises qui pendouillaient devant sa bouche édentée, elle en coupe à la garçonne, blonde oxydée, les yeux rehaussés de lourds fards – en désignant les bouteilles d’alcool fort sur les étagères du fond ou les différentes tireuses de bière. En haut à droite, en arrière-fond, partiellement caché par la courbe du bar, un portail sombre menait aux toilettes. Une file s’y engouffrait, pressée, frétilleante et si nombreuse qu’on pouvait s’étonner comment les uns et les autres feraient une fois coincés dans le réduit

malodorant pour ne pas se pisser dessus. Et tout autour, assis sur les rebords de fenêtre, debout dans les coins, appuyés contre les murs, batifolaient d’allègres poivrots aux sourires grimaçants, de gais soiffards aux gestes désarticulés, des pochards comblés ne sachant plus où donner de la tête, et même quelques rares amoureux qui se frottaient mutuellement le bout du nez, et toute cette meute haletante était comme enveloppée, oui, lovée presque, dans l’odeur poisseuse d’eau-de-vie acarâtre, de bières renversées, de corps humains en décomposition active et de fumée de cigarettes qui flottait dans l’air comme une brume radioactive.

Honey I’m home, a entonné un des garçons en pénétrant dans cette tanière infâme et affriolante, et à peine trois minutes plus tard, le temps qu’une des filles ait commandé une tournée de shots d’un liquide transparent et au goût de dentifrice que toutes et tous ont descendu cul sec, le groupe s’est dispersé dans tout le local, les uns rejoignant le tournoi de babyfoot où ils se feraient humilier plusieurs fois de suite, d’autres prenant place sur les rares tabourets de comptoir, pour être au plus près de la source, et d’autres encore se mettant en rangée pour pouvoir s’enfermer aux toilettes.

C’est là, dans cette file, qu’un des garçons a remarqué ce grand homme solitaire, coincé entre un mur et le bar, qui semblait observer le remue-ménage autour de lui avec une placidité froide, en tirant régulièrement sur sa cigarette et en prenant de larges gorgées de sa bière. Il portait un simple t-shirt vert kaki, une barbichette un peu démodée, ses cheveux foncés bouclaient autour de ses oreilles, mais son front commençait à se dégarnir. Il n’était pas beau, en somme, mais éveillait de la curiosité et irradiait une force calme. Un reptile aurait-on dit. Le garçon, de retour des toilettes, se sentant soudainement d’attaque, l’a abordé. Il a dû répéter sa question en anglais, parce que l’homme ne parlait pas très bien allemand. Il a fixé le garçon avec un certain amusement, n’a pas tout de suite su quoi répondre à sa façon de vouloir faire de la conversation. Oui, il était venu seul. Il aimait se retrouver seul dans ce bar, comme ça ne fermait jamais, il pouvait venir à n’importe quelle heure du jour et de la nuit et y boire sa bière tranquillement. Il n’avait rien à faire à la maison et le reste du temps il le passait dans les amphithéâtres et les salles de classe de l’université. Il faisait des études d’ingénieur physique à la FU, oui, ça demandait quand même beaucoup d’efforts, certains cours étaient en anglais, d’autres en allemand, et oui, pour les cours en allemand, il apprenait simplement tout par cœur, parfois même de façon phonétique, mais souvent il mettait des heures à d’abord comprendre le sens des mots, mais ce n’était pas grave, il allait avoir son Master et, qui sait, faire un doctorat. Aerospace engineering, ça s’appelait.

L’homme a rigolé. Oui, c’était ça, il travaillait au design des vaisseaux spatiaux. Son rire était caverneux, remontait des profondeurs insoupçonnées de son torse et résonnait par-dessus le brouhaha des voix et des bouteilles entrechoquées. Non, bien sûr que c’était beaucoup plus que ça, ça incluait le développement de technologies utilisées dans les trains à grande vitesse, dans les avions commerciaux, dans les navires hauturiers, dans les satellites et – il a fait une pause, imperceptible presque, mais le garçon l’a remarquée – dans les missiles et les fusées.



Le garçon a jeté un coup d'œil autour de lui, tentant en vain de repérer ses amies et amis dans la foule, se demandant comment il était possible que dans un local aussi exigu, ah, il a vu la touffe de cheveux de celle-ci dépasser d'un groupe de gens assis autour d'une table, ah et voilà le dos d'un autre, accoudé au comptoir, quand la voix de l'homme l'a réaspiré dans la discussion. Il s'appelait Grigory. Non, non, pas Grégory, Grigory. Je suis russe. Oui. Il ne connaissait pas cet écrivain américain, non, qui avait écrit sur quoi, sur la conception et la production des roquettes V-2 par l'armée allemande, ah oui, c'était une prouesse technologique, la V-2, la première vraie grosse fusée, 13 tonnes, une charge explosive de 800 kilogrammes, capable d'atteindre des cibles à 300 kilomètres de distance, bon, de guidage imprécis et pas toujours très efficace, mais elle avait permis des avancées notable, notamment la propulsion à ergols liquides, donc sans les efforts des ingénieurs de Hitler, nous n'aurions aujourd'hui pas de missiles balistiques intercontinentaux équipés d'ogives nucléaires. Mais il savait toutes ces choses, il n'avait pas besoin de lire des romans pour ça, de toute façon, la littérature, ça ne servait pas à grand-chose. C'était un truc d'occidentaux. Oui, d'occidentaux un peu dégénérés, qui aimaient perdre leurs temps à réfléchir à la sauvegarde de minorités et ce genre de conneries.

À le regarder, a pensé le garçon, Grigory n'a rien d'un Slave, avec ses cheveux foncés et frisés, que du gel faisait reluire grassement, avec sa barbichette dérisoire qui descendait des lèvres et poussait drue au menton, tout le contraire de la mode des moustaches qu'arboraient depuis quelques années la moitié des jeunes berlinois.

Il suffisait de prendre l'exemple des migrants, continuait Grigory, tandis que le garçon a porté sa bière à ses lèvres à trois reprises, puis s'est ravisé, a consulté son téléphone portable, puis s'est de nouveau mis à chercher ses comparses des yeux, mais il n'en voyait aucun, ni aucune, comment était-ce possible, mais où étaient-ils, pourquoi l'Allemagne laissait rentrer autant de migrants ? Non,

il n'était pas d'accord, ce n'était pas du tout de notre devoir de les accueillir et de les protéger, ils n'étaient pas venus avec de bonnes intentions, et pourtant on leur ouvrait grands les bras. L'Occident était faible, voilà le problème. En Russie, les choses se seraient passées autrement, ça il pouvait le lui dire. Comment on aurait fait en Russie, eh bien on les aurait tués. S'ils venaient, on les tuerait. *We would kill them.*

À le regarder, a pensé le garçon, Grigory n'a rien d'un Slave, avec ses cheveux foncés et frisés

De ses deux bras et mains Grigory a imité la forme d'un fusil d'assaut, pouces levés, index pointés vers l'avant, droit sur la poitrine du garçon, repliant l'index comme s'il appuyait sur une gâchette. Tu crois que ce n'est pas vrai ? Vous allez voir, dans quelques années.

Le garçon a vu que du bar, tout à coup, une amie l'a hélé, tenant en l'air un verre à shot, l'invitant à la rejoindre, et le garçon a salué Grigory d'un simple hochement de tête. Ça avait l'air sérieux, a-t-elle dit, après avoir avalé chacun sa part de dentifrice liquide, qui était-ce ? Le garçon n'a pas tout de suite répondu, a laissé couler le liquide dans sa gorge, se frayer un chemin dans son œsophage et dans son estomac, avant de tourner la tête vers Grigory, qui a levé sa bouteille de bière en guise de salut. Je ne sais pas, a répondu le garçon. On dirait que tu as vu un fantôme, a dit la fille. Et puis le garçon : Peut-être que c'était ça, un fantôme,

oui, c'était peut-être ça. Et puis la fille : Tu es tout blanc, ça va ? Et puis le garçon, encore une fois : Je ne sais pas. Il vaut peut-être mieux que je rentre. Et puis la fille : Mais, il s'est passé quelque chose ? Et puis le garçon : Non, enfin, si, mais je n'ai pas envie d'en parler là, comme ça. Peut-être qu'il faut simplement que j'aille faire un tour. Et puis la fille : Un tour ? Mais on vient à peine d'arriver. Et puis le garçon : Un tour, seul, sans vous. Restez ici, profitez de votre soirée. Dis aux autres que tout va bien, enfin, non, que rien ne va, mais que c'est pas grave, qu'ils n'ont pas à se faire des soucis. Tu sais quoi, tu leur diras de vraiment bien faire la fête. De faire retentir leurs verres et fuser leurs rires. Tu leur diras ça. D'opposer leur joie et leurs danses à la violence de la nuit qui s'abattra bientôt sur nous. Et puis la fille : Arrête, tu me fais peur. Et puis le garçon : Tu leur diras ça.

On a, plus tard au petit matin, à l'heure où l'aube commençait à laver le ciel de Berlin, vu le garçon trainer autour du Maybachufer, fixer longuement les eaux noires, jeter de temps à autre un caillou dans les vaguelettes. Il errait seul le long du canal, avec une bouteille de bière à la main, entrait dans l'un ou l'autre local, pour s'en acheter une nouvelle quand il l'avait vidée, tendant à l'épicier quelques pièces de monnaie dans le creux de sa main, il parlait peu, il avait les traits figés, comme s'il remuait une douleur lointaine. À la fin, il s'est assis sur un banc, secouant à intervalles réguliers la tête, visage braqué et fermé, puis, tout à coup, il a pris une inspiration et a ouvert les yeux. Le jour se levait. ●

Avec cette première nouvelle, d'*Land* ouvre ses pages à des voix diverses de la littérature luxembourgeoise. À chaque saison, son auteur – Ian De Toffoli répond à la commande autour du sujet « Frühlingserwachen ».



THEATER

Um wen dreht das (Welt-)theater?

IIII Anina Valle Thiele

Oliver Vorwerk inszeniert Brechts Leben des Galilei im TNL. Das Stück ist trotz aktuellem Stoff lang, überdreht und enthält wenig episches Theater

Ist die Erde eine Scheibe? Hört man dem US-amerikanischen Außenminister zu, könnte man in einer Welt, die wirkt, als sei sie aus den Fugen geraten, und in der klerikales Gedankengut wieder Maxime der Politik wird, fast auf den Gedanken kommen.

Bert Brechts „Leben des Galilei“ erzählt die Geschichte des Naturwissenschaftlers Galileo Galilei, der im 17. Jahrhundert herausfand, dass die Sonne im Mittelpunkt unseres Universums steht — und nicht die Erde, wie die Menschen bis dahin geglaubt hatten. Durch seine Entdeckung gerät er in einen Konflikt mit der katholischen Kirche.

Eindrucksvoll ist das Bühnenbild von Martin Hilti. Über einem Stein, der einem Meteoriten gleich über der Bühne schwebt, ist grell der Schriftzug *Florentia* zu erkennen; mit der Schwingung lassen sich die Drehungen der Erde und die Diskussion um das Zentrum der Welt wunderbar veranschaulichen („Das Ganze ist das Falsche. 8 Jahre Schweigen“ wird darauf irgendwann mit Kreide geschrieben.) Davor ragt ein Teleskop phallisch gen Himmel.

Anstoß zur Dramatisierung der Lebensgeschichte Galileis (1564-1642) gab die Nachricht von der ersten Spaltung von Uranatomkernen durch Otto Hahn 1938. Brecht erkannte darin den Beginn eines neuen wissenschaftlichen Zeitalters, vergleichbar in seiner Bedeutung mit der kopernikanischen Wende des 16. Jahrhunderts. Brecht schrieb mehrere Fassungen des Stückes in 15 Bildern. Stehen wir angesichts des Durchbruchs Künstlicher Intelligenz heute vor einem neuen Zeitalter?

Den Ausgangspunkt bildet das Bekenntnis des damals in Padua tätigen Galilei: „Die alte Zeit ist herum, und es ist eine neue Zeit. Bald wird die Menschheit Bescheid wissen über ihre Wohnstätte, den Himmelskörper, auf dem sie haust. Was in den alten Büchern steht, genügt ihr nicht mehr.“ Den Saal des TNL füllen Schulklassen, was viel Rascheln und Gequatsche zur Folge hat. An einem DJ-Pult rechts neben der Bühne wird sinnliche Live-Musik von Hanns Eisler bis Sting (Karin Ospelt) erzeugt.

Kaugummikauend präsentieren sich die Schauspielerinnen (Antonia Jungwirth, Rosalie Maes, Alisa Kunina – allesamt stark) auf der Bühne

und hinterfragen betont lässig die von der Kirche tradierte Weltordnung. Ein Schauspieler im schlechtsitzenden Nadelstreifenanzug (Stefan Gebelhoff) gibt den Galilei: „Wir sind eingekapselt“, sagt er. Anfangs noch in einem Sessel lümmelnd, beharrt er auf seinen wissenschaftlichen Erkenntnissen.

Er weiß um die Engstirnigkeit seiner Zeitgenossen: „Die Städte sind eng, und so sind die Köpfe. Aberglauben und die Pest. Aber jetzt heißt es: Da es so ist, bleibt es nicht so. Denn alles bewegt sich, mein Freund“, sagt Galilei zu seinem Liebblingsschüler Andrea Sarti (gespielt von Antonia Jungwirth). Anfangs ist der Gelehrte noch voller Tatendrang, um dieses festgefahrene Denken zu ändern ... Die bodenständige Mutter (Rosalie Maes) meckert über Galileis Belehrungen: „Soo!“

Galilei aber tritt flapsig auf, so recht will man ihm den zaudernden Wissenschaftler nicht abnehmen. Ins Publikum lamentiert er: „Ich bin 46 Jahre alt und habe noch nichts geleistet, was mich befriedigt“, indes Andrea neckisch Eiscreme löffelt. Streckenweise kippt die Inszenierung ins Überdrehte; hin- und wieder dominiert Hosenstallhu-

mor, etwa, wenn es heißt „Ludo-Ficko“. Ein aalglatter Mann (Georg Melich) in kardinalrotem Kostüm und roten Lackpumps klebt sich den Klerus repräsentierend ein Kreuz mit schwarzem Tape-Band auf die Brust.

„Was ist eine Hypothese?“ fragt Andrea und blickt verwundert durchs Fernglas: Die Welt wird greifbar! Das Ensemble skandiert im Chor: „Die Wahrheit durch das Teleskop.“

Rosalie Maes als Priuli liefert einen starken Gegenpart zu Galilei und stellt das Fernrohr infrage. Alle tingeln aufgeregt um das Teleskop herum, während der Chor singt: „Schön ist nicht alles, was ein großer Mann tut. Und Galilei aß gern gut.“ „Wo ist G't in deinem Weltsystem?“, fragt Sagredo: „In uns. Oder gar nicht“, kontert Galilei und warnt ihn: „Ich liebe die Wissenschaft, aber mehr noch Dich, mein Freund.“

Wahre Freunde wissen, wann man sich in den Abgrund stürzt, und warnen vor dem Fall. Irgendwann wird Galilei verzweifelt dem verzogenen neunjährigen Großherzog von Florenz schreiben. Denn wie jeder genial-verkannte Wissenschaftler oder Künstler krebst Galileo finanziell. Und als Lehrer am Hof erhofft er sich Zeit für seine Forschungen ... „Hier geht es zu wie in einem Taubenschlag“, heißt es in Vorwerks Inszenierung und es wird mit italienischen Kraftausdrücken um sich geworfen; eine ungestüme, witzige Rauferei auf dem Tisch. Ach, diese ungehobelten Italiener!

Wiederholt fallen Anspielungen auf den durch die Inquisition hingerichteten Giordano Bruno. Männer wie Galileis Schüler Andrea werden von Darstellerinnen gespielt, ein unmittelbarer Sinn abgesehen von der Geschlechterrepräsentation erschließt sich jedoch nicht. Sukzessive

CHRONIQUES DE L'URGENCE

Inéluctable déclin des fossiles

IIII Jean Lasar

L'observateur inattentif qui entend les envolées lyriques de Donald Trump et de ses acolytes sur l'âge d'or à venir des énergies fossiles et les prend pour de l'argent comptant risque un réveil brutal. La même chose risque d'arriver lorsqu'il voit, en décembre dernier, de grandes banques américaines comme JPMorgan Chase, Bank of America, Wells Fargo, Citigroup ou Goldman Sachs quitter la Net Zero Bank Alliance, tournant ostensiblement le dos à leurs engagements climatiques, et suppose naïvement qu'elles savent ce qu'elles font.

En réalité, les énergies renouvelables restent bel et bien en plein essor de par le monde, y compris aux États-Unis, aidées par les prix en chute libre des équipements nécessaires à leur capture.

L'argument que l'on entend invariablement dans ce contexte est celui du charbon brûlé en quantités affolantes en Chine. On dénonce alors l'hypocrisie supposée de la plus grande puissance manufacturière mondiale, qui inonde la terre entière de panneaux photovoltaïques vendus en-dessous de leur prix de revient tout en continuant de miser sur le pire des combustibles fossiles. Or, là aussi, les lignes bougent.

Au premier trimestre de cette année, la génération d'électricité à base de charbon a chuté d'environ 4,7 pour cent en Chine par rapport au 1^{er} trimestre 2024 alors que l'offre réseau d'électricité n'a décliné que de 1,3 pour cent et que la demande d'électricité a, elle, avancé de 1 pour cent. Des chiffres que la publication *CleanTechnica* a interprété comme « un virage clair et structurel ».

Scrutant plus avant les statistiques, *CleanTechnica* relève que la légère baisse de l'offre réseau correspond à des mois de janvier et février plus doux que d'habitude et que la

baisse de la combustion de charbon ne s'explique donc pas par une baisse de l'activité économique ou d'utilisation de l'électricité, mais plutôt par « des transformations sous-jacentes de l'approvisionnement en électricité de la Chine ».

En même temps, la consommation de charbon par la sidérurgie chinoise a progressé de deux pour cent, en phase avec une augmentation de la production d'acier, dont les exportations ont crû de six pour cent. La sidérurgie chinoise évolue « de manière graduelle mais significative » vers la technologie des fours électriques, qui recyclent les 260 à 280 millions de tonnes de ferraille domestique, se détournant progressivement des hauts-fourneaux qui utilisent du charbon pour transformer le minerai de fer en acier.

Pour comprendre ces chiffres quelque peu paradoxaux, alors que l'activité économique est restée soutenue en Chine au premier trimestre, *CleanTechnica* pointe la « croissance explosive » que connaît ce pays en matière d'énergie solaire générée et consommée localement, à partir de ce qu'on appelle les systèmes photovoltaïques « behind-the-meter ». Rien qu'en 2024, la Chine a ajouté quelque 120 gigawatts de capacité solaire distribuée, portant le total cumulé à 370 GW, selon son agence nationale de l'énergie. Cette croissance devrait se poursuivre au premier semestre, la capacité installée devant se chiffrer à 430 GW d'ici fin juin. Une capacité « cachée » qui n'apparaît ni dans la consommation des ménages ou entreprises, ni dans les statistiques classiques, qui ne prennent en compte que les capacités de génération d'électricité centralisées.

L'essor s'explique en grande partie par un programme qui impose aux développeurs de placer des offres pour équiper l'ensemble des toits d'un district, à raison de cinquante

pour cent pour les édifices gouvernementaux, quarante pour les institutions publiques, trente pour les toits d'entreprises commerciales et industrielles, et vingt pour les maisons situées à la campagne. Ce sont les dizaines de térawattheures générées par ces nouvelles installations qui expliquent l'apparent paradoxe d'une baisse de l'utilisation de charbon alors que la demande d'électricité a augmenté.

C'est donc bel et bien une remarquable transition vers l'énergie renouvelable qui s'opère en Chine, qui exporte, certes, d'énormes quantités de panneaux photovoltaïques, mais qui en installe aussi massivement chez elle. En regardant ailleurs, on note que d'autres pays, s'ils ne sont pas eux-mêmes producteurs de systèmes photovoltaïques, ne sont pas en reste pour ce qui est d'en installer. Ceux que le Pakistan a importés pour la seule année de 2024 sont capables de générer 22 gigawatts : davantage que la capacité installée totale du Canada, et davantage que ce que le Royaume-Uni a ajouté en cinq ans.

La même année, les États-Unis ont installé cinquante gigawatts de nouvelles capacités photovoltaïques – de quoi fournir en électricité 8,5 millions de ménages. Le Texas en particulier, malgré son interminable histoire d'amour avec le pétrole, s'est distingué en s'équipant d'équipements d'énergies renouvelables en très grandes quantités. Craignant sans doute que cela finisse par se voir à Washington, la direction républicaine de l'État se prépare, à parfait rebours de la libre concurrence qu'elle adule tant, à exiger qu'à partir de janvier 2026, un mégawatt de gaz soit installé pour chaque mégawatt de solaire, d'éolien ou de stockage construit. Rien ne révèle mieux que cette tentative désespérée de privilégier les énergies fossiles qu'elles sont, quoi qu'en disent Trump, Poutine ou MBS, inéluctablement condamnées. ●



Bohumil Kosteňák

Rosalie Maes, Antonia Jungwirth, Stefan Gebelhoff, Alisa Kunina und Georg Melich

wird Galilei seine Überzeugungen („Die Wissenschaft ist zur Ehrlichkeit verdammt“) verwässern und dann seinen Erkenntnissen abschwören. Der Konflikt zwischen Wissenschaft und Dogma der Kirche, am Rande des Missbrauchs, wird im zweiten Teil der Inszenierung gut herausgearbeitet.

Ein Rückgrat haben die Wenigsten, wusste Brecht schon in seinen Geschichten des Herrn Keuner. Oder wie Galilei seinen Zweckpragmatismus auf den Punkt bringt: „Ich kann mich nicht als Flüchtling sehen. Ich schätze die Bequemlichkeit.“ Eine Abschrift seiner *Discorsi* kann von Andrea gerettet werden. Schier unmöglich hier nicht an das Lukrez-Gedicht *De rerum natura* zu denken, das erst mehr als 1 400 Jahre nach seinem Erscheinen die Öffentlichkeit erreichte, wie es der Literaturwissenschaftler Stephen Greenblatt in seinem Buch *Die Wende* eindrucksvoll schildert.

„Unglücklich das Land, das keine Helden hat“, wird Andrea am Ende seinem Meister vorwerfen. „Nein, unglücklich das Land, das Helden nötig hat“, verteidigt Galilei seine Entscheidung. Am Ende des langen Abends (die Bühnenfassung hätte gestrafft werden sollen) stellt man sich die Frage: War diese aufgeregte Inszenierung episches Theater? ●

Leben des Galilei: Text von Bertolt Brecht & Musik von Hanns Eisler. Regie: Oliver Vorwerk; Bühne, Kostüme: Alexander Grüner; Licht: Fenna von Hirschheydt; Ton: Simon Reuteler; Requisite: Albi Büchel; Bühnenbau: Martin Hilti; Regieassistentz: Rebekka Kaiser. Mit: Stefan Gebelhoff, Antonia Jungwirth, Rosalie Maes, Georg Melich, Alisa Kunina. Musik: Karin Ospelt. Eine Koproduktion des Théâtre National du Luxembourg (TNL) mit dem Theater Liechtenstein (TAK). Premiere war am 25. April 2025. Keine weiteren Spieltermine.

D'GEDICHT VUN DER WOCH

Konklav

IIII Jacques Drescher



Gilles Kayser

Zu Roum, do lauden d'Klacken,
An d'Gäsch si schwaarz gerèscht.
Trump a Macron, déi klappen
An d'Hänn fir d'hëlze Këscht.

De Poopst ass dout, dee Gudden;
E fiert bei eiser Här.
En huet elo säi Fridden;
Deen hunn déi Déck net gär.

Kee gleeft nach un de Kleeschen;
Vill Leit ginn net an d'Mass,
An dach ass nom Begriefnes
Am Kierchestaat eng lass.

Et gëtt vill spékuléiert;
De Thriller heescht „Konklav“.
Do wielen dann al Männer
Um Enn amstand e Paf.

Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
27.05.2025 10.00 heures

Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg
Intitulé :
jardinage, réf. R7-1.

Description :

- L'exécution des travaux de jardinage de 24 maisons unifamiliales à Berg.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu*:
2501032



Administration communale de Leudelange

Avis d'urbanisme

en matière d'aménagement communal et de développement urbain

Modification ponctuelle du plan d'aménagement général PAG de la Commune de Leudelange, au niveau du PAP-NQ « CENTRE 02 » au lieu-dit « Geierbiert ».

Conformément à l'article 12 de la loi modifiée du 19 juillet 2004 concernant l'aménagement communal et le développement urbain, il est porté à la connaissance du public que le Conseil communal, par sa décision du 24 avril 2025, a entamé la procédure de modification ponctuelle du plan d'aménagement général PAG de la Commune de Leudelange, au niveau du PAP-NQ « CENTRE 02 » au lieu-dit « Geierbiert ».

Le projet de la modification ponctuelle du plan d'aménagement général PAG de la Commune de Leudelange, avec délibération du Conseil communal, est déposé pendant trente jours, du 28 avril 2025 jusqu'au 28 mai 2025 inclusivement au service technique de l'Administration communale de

Leudelange, ouvert le :

- Lundi : de 08.00 à 11.30 et de 13.30 à 16.00 heures ;
- Mardi : de 08.00 à 11.30 et de 13.30 à 16.00 heures ;
- Mercredi : de 08.00 à 11.30 et de 13.30 à 16.00 heures ;
- Jeudi : de 08.00 à 11.30 et de 13.30 à 16.00 ;
- Vendredi : de 08.00 à 11.30 et de 13.30 à 16.00 heures.

En outre, ledit projet de la modification ponctuelle du plan d'aménagement général PAG de la Commune de Leudelange est publié sous forme électronique sur le site *www.leudelange.lu*. Cependant, seules les pièces déposées au secrétariat de la commune font foi.

Les observations et objections éventuelles contre le projet de plan d'aménagement particulier dont question doivent, sous peine de forclusion, être présentées par écrit au Collège des bourgmestre et échevins par les personnes intéressées endéans le délai de trente jours mentionnés ci-dessus, pour le 28 mai 2025 au plus tard.

Une réunion d'information destinée à la population aura lieu le 7 mai 2025 à 18.30 heures en la mairie de Leudelange, Salle du Conseil communal.

Le Collège des bourgmestre et échevins,
Lou Linster, bourgmestre
Vanessa Baldassarri, échevine
Nathalie Entringer, échevine

Ministère de la Mobilité et des Travaux publics
Administration des bâtiments publics

Avis de marché

Procédure : 10 européenne ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
30.05.2025 10.00 heures

Intitulé :
Travaux de déconstruction à exécuter dans l'intérêt du projet de la Cité de l'Aéroport au Findel – démolition.

Description :
Déconstruction de :

- 2 maisons d'habitation unifamiliales ;
- 13 bâtiments d'habitation jumelés ;
- 4 bâtiments avec des garages ;
- Sécurisation du site par des clôtures en treillis métallique (500 m)
- Remblais en matériaux de démolition (2 000 m³) ;
- Tri des matériaux ;
- Démontage soigné d'éléments pour la récupération.

La durée des travaux est de

125 jours ouvrables, à débiter au cours du 2^e semestre 2025.

Critères de sélection :
Toutes les conditions de participation sont indiquées dans les documents de soumissions.

Conditions d'obtention du dossier :
Les documents de soumission sont à télécharger à partir du Portail des marchés publics (*www.pmp.lu*).

Réception des plis :
Les offres sont obligatoirement et exclusivement à remettre via le Portail des marchés publics avant la date et l'heure fixées pour l'ouverture.

N°. avis complet sur *pmp.lu* :
2501056



Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
27.05.2025 10.00 heures
Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg

Intitulé :
3016_infrastructure, réf. SC1
Description :

- L'exécution des travaux d'infrastructure des 40 maisons unifamiliales à Remerschen.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu*:
2501064



Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
03.06.2025 10.00 heures
Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg
Intitulé :
3346_terrassement, réf. Ae14-6
Description :

- L'exécution des travaux de terrassement de 2 immeubles résidentiels à Luxembourg.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est

téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu*:
2501081



Société Nationale des Habitations à Bon Marché s.a.

Avis de marché

Procédure : 01 ouverte
Type de marché : Travaux

Date limite de remise des plis :
03.06.2025 10.00 heures

Lieu :
SNHBM 2B, rue Kalchesbruck
L-1852 Luxembourg
Intitulé :
3345_terrassement, réf. Ae14-5
Description :

- L'exécution des travaux de terrassement de 2 immeubles résidentiels à Luxembourg.

Conditions d'obtention du dossier :
Le bordereau de soumission est téléchargeable sur le Portail des marchés publics.
Réception des plis :
Le jour de l'ouverture avant 10.00 heures
N°. avis complet sur *pmp.lu*:
2501077

d'Lëtzebuerger Land, régie publicitaire

... Et votre annonce fait



Contact :

Zoubida Belgacem
+352 48 57 57 32
zbelgacem@land.lu

d'LëtzebuergerLand

Fondé en 1954 par Carlo Hemmer, édité par Leo Kinsch de 1958 à 1983. Hebdomadaire politique, économique et culturel indépendant paraissant le vendredi. Publié par les Éditions d'Letzeburger Land s.à r.l., R.C.B 19029,N° TVA LU 12 12 40 22. La reproduction des articles et illustrations est interdite sans l'accord écrit de l'éditeur. **Gérant** Stephan Kinsch (485757-1; land@land.lu), **Rédacteur en chef** Peter Feist (485757-24; pfeist@land.lu), **Rédaction** France Clarinval (485757-26; fclarinval@land.lu), **Stéphanie Majerus** (48575735; smajerus@land.lu), **Sarah Pepin** (48575736; spepin@land.lu), **Pierre Sorlut** (485757-20; psorlut@land.lu), **Bernard Thomas** (485757-30; bthomas@land.lu), **Mise-en-page** Pierre Greiveldinger (485757-34; pgreiveldinger@land.lu), **Photos** Sven Becker (485757-36; sbecker@land.lu), **Administration et publicité** Yi Ren (485757-32; yren@land.lu) **Édition et rédaction** 59, rue Glesener L-1631 Luxembourg **Courrier** Boîte postale 2083, L-1020 Luxembourg **Téléphone** 485757-1 **Fax** 496309 **E-mail** land@land.lu **Internet** www.land.lu **Twitter** @Letzland **Facebook** d'Lëtzebuerger Land **Instagram** letzeburger_land **Impression** Editpress S.A. **Prix par numéro** 6,50 € **Abonnement annuel** 220,00 € **Abonnement étudiant/e** 95,00 € **Compte en banque** CCPLULL : IBAN LU59 1111 0000 5656 0000

L'égalité des intelligences

IIII Loïc Millot

Après la venue le mois dernier du journaliste d'investigation Victor Castanet, c'est au tour du philosophe Jacques Rancière d'assurer prochainement une conférence à Metz, dans le cadre de la programmation du Forum-IRTS de Lorraine. Soit l'occasion de penser à nouveaux frais la question de l'émancipation intellectuelle, qui est au cœur du *Maître ignorant*. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle.

Publié en 1987, *Le Maître ignorant* est considéré, aujourd'hui encore, comme l'un des jalons des sciences de l'éducation. Ce qui peut être paradoxal pour un livre qui ne propose rien d'autre que de laisser le soin à chacun d'apprendre par ses propres moyens. Placée sous le sceau de l'universalisme des Lumières, dont elle est l'héritière, l'histoire du *Maître ignorant* restitue une expérience née du hasard ou, si l'on préfère, une « *aventure intellectuelle* », celle que fait Joseph Jacotot (1770-1840) en 1818, en tant que lecteur de littérature française à l'université de Louvain. L'itinéraire de cet homme est à l'image du siècle révolutionnaire dont il est issu, et des nécessités d'une patrie devant sans cesse se réinventer et ajuster ses besoins. Il est âgé de 22 ans lorsque retentit en France l'appel aux armes, en 1792 ; le professeur de rhétorique, qui exerce à Dijon, doit alors s'improviser capitaine d'artillerie. Il réussit si bien dans cette nouvelle fonction que l'année suivante, il rejoint le Bureau des poudres comme instructeur de chimie ; on lui confie la formation accélérée des ouvriers qui seront chargés d'appliquer sur tout le territoire les découvertes d'Antoine-François Fourcroy, un disciple de Lavoisier. Jacotot devient ensuite secrétaire du ministre de la Guerre puis substitut du directeur de l'École polytechnique. De retour à Dijon, il enseigne l'analyse, l'idéologie, les langues anciennes, les mathématiques et le droit. Une polyvalence encouragée en rupture complète avec notre époque, qui se complait dans l'expertise et le spécialisme...

Jacotot accède à la députation en 1815, avant que le retour des Bourbon le conduise à l'exil. Il trouve refuge à Louvain, bénéficiant de l'hospitalité du roi des Pays-Bas, qui lui accorde un poste de professeur à demi-solde. Là, Jacotot est chargé d'apprendre le français à de jeunes Flamands, alors que l'enseignant ne connaît aucun mot de flamand. Ainsi débute l'aventure intellectuelle à laquelle Jacques

Rancière consacre *Le Maître ignorant*. Pour ce faire, Jacotot a l'idée de recourir à un livre, dont il possède une édition bilingue. Le hasard veut que ce livre soit *Les aventures de Télémaque* (1699), roman de Fénelon inspiré de la mythologie qui introduit pour la première fois le terme de « mentor ». Jacotot fait remettre cet ouvrage aux étudiants de Louvain, leur demandant d'apprendre le texte français au moyen de ce livre, et notamment au moyen de sa traduction. « Quand ils eurent atteint la moitié du premier livre, il leur fit dire de répéter sans cesse ce qu'ils avaient appris et de se contenter de lire le reste pour être à même de le raconter. (...) Il demanda aux étudiants ainsi préparés d'écrire en français ce qu'ils pensaient de tout ce qu'ils avaient lu ». L'étonnement est complet devant le résultat inespéré de cette expérience : « Jacotot s'attendait à d'affreux barbarismes, à une impuissance absolue peut-être. Comment en effet tous ces jeunes gens privés d'explications auraient-ils pu comprendre et résoudre les difficultés d'une langue nouvelle pour eux ? (...) Combien ne fut-il pas surpris de découvrir que ces élèves, livrés à eux-mêmes, s'étaient tirés de ce pas difficile aussi bien que l'auraient fait beaucoup de Français ? (...) Tous les hommes étaient-ils donc virtuellement capables de comprendre ce que d'autres avaient fait et compris. »

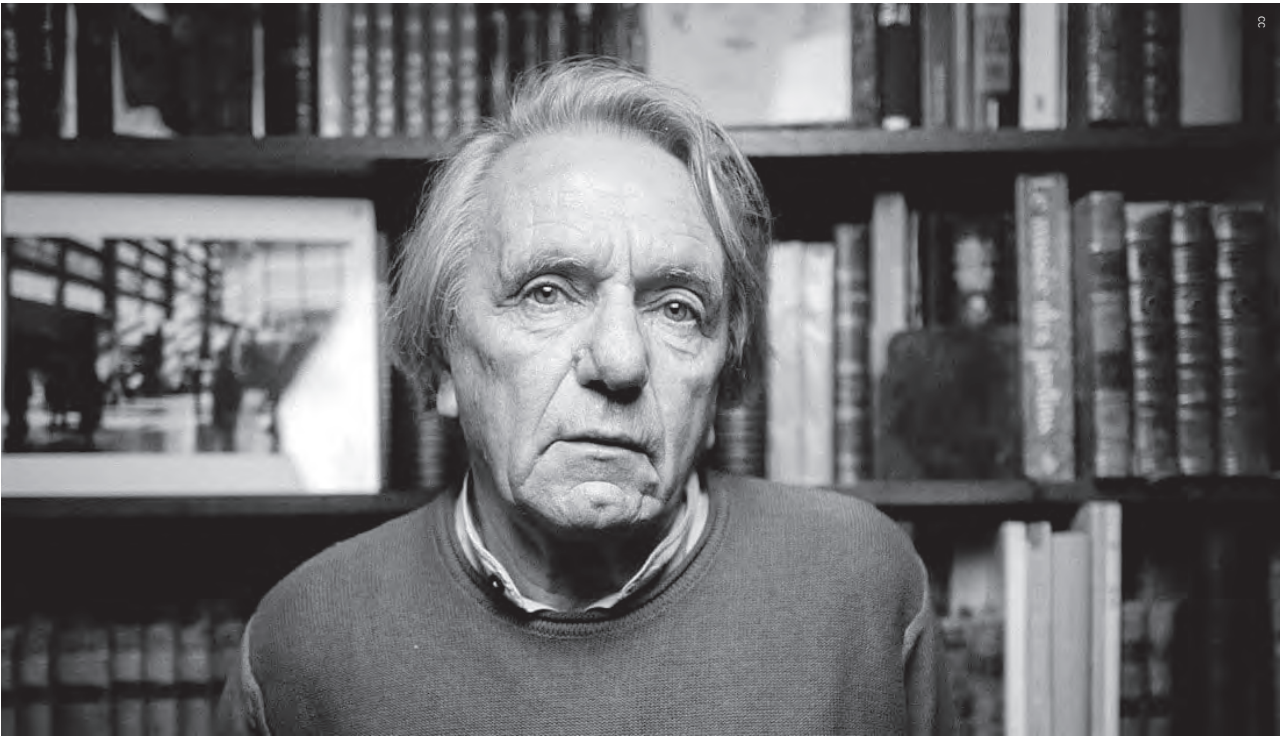
Cette méthode, née du hasard, repose sur la volonté seule de l'apprenant, sur son pouvoir propre à traduire un terme en un autre à par-

L'itinéraire de cet homme est à l'image du siècle révolutionnaire dont il est issu

tir de l'identification de chacune de ses occurrences au sein d'un texte. Cette expérience va durablement marquer Jacotot, qui promouvra dès lors l'égalité des intelligences et des capacités. Une révolution pédagogique qui s'oppose en tout point au modèle explicateur, tel que celui-ci règne au sein de l'institution scolaire, hier comme aujourd'hui. L'acte d'enseigner ne repose plus sur la transmission d'un savoir, d'un quelconque savoir possédé par le maître au détriment de l'élève. Il consiste bien plutôt à « révéler une intelligence à elle-même », dans l'exercice de sa liberté. Sans encombrer son esprit d'explications, lesquelles postulent l'incapacité de l'élève et conduisent en fait à son « *abrutissement* » ; car l'explication, nous dit Jacques Rancière, est « la fiction structurante de la conception explicatrice du monde. C'est l'explicateur qui a besoin de l'incapable et non l'inverse, c'est lui qui constitue l'incapable comme tel. »

Malgré des résultats probants en termes d'apprentissage, aussi bien du côté masculin que du côté féminin, aussi bien du côté de la langue que des arts, cet enseignement universel sera réduit au silence par les champions de l'inégalité des intelligences. Le scandale égalitaire qui s'est déclaré au sein de l'Université de Louvain est aussitôt étouffé. En novembre 1842, deux ans après la mort de Jacotot, le *Journal de l'émancipation intellectuelle* cesse de paraître. Faire connaître cette aventure intellectuelle, et cette méthode que quelques-uns continuent à pratiquer, paraît cependant un enjeu essentiel au sein d'une démocratie. À l'heure où l'institution scolaire est soumise à une vision politique qui tend à la hiérarchiser, à séparer les meilleurs élèves des prétendus « attardés ». À l'heure où les gouvernements monopolisent les compétences et les expertises, face à des masses qui seraient ignorantes ou incapables de prendre part à la chose publique. Il suffit de voir, en France, la façon dont le mouvement des gilets jaunes a été balayé, matraqué, discrédité. Et l'absence de considération donnée aux cahiers de doléances mis à la disposition de la population. Pour ne rien dire de l'immobilisme face au réchauffement climatique qui menace le vivant. ●

Conférence de Jacques Rancière, *L'émancipation intellectuelle* aujourd'hui, le mardi 6 mai 2025 à 18h au Forum-IRTS de Lorraine, 41 avenue de la Liberté, Ban Saint-Martin.



Le philosophe Jacques Rancière

LIKE A
JAZZ
MACHINE
13TH EDITION
INTERNATIONAL JAZZ
FESTIVAL DUDELANGE

WWW.JAZZMACHINE.LU

07-11
MAY
2025

Volontaires pour la transition alimentaire

IIII Yolène Le Bras



Erika Salbego
et Rosalie
Adèle

Lorsque Rosalie Adèle et Erika Salbego sont arrivées à Teranga, en octobre 2024, les murs étaient gris et les fils électriques pendaient au plafond. La Maison de la transition alimentaire de Schifflange, où les deux jeunes femmes entament leur Corps Européen de Solidarité, ouvrait ses portes le mois d'après. Au printemps 2025, le nouveau lieu d'accueil et de partage de SOS Faim est coloré et accueillant, plus en accord avec l'origine de son nom sénégalais qui peut se traduire par « hospitalité ». Erika, 22 ans, originaire d'un petit village d'Italie et diplômée en sciences politiques, à déjà plusieurs expériences à l'étranger déjà derrière elle. Rosalie, franco-allemande de vingt ans venue de Normandie et souhaitant se réorienter après une première année en langues étrangères appliquées, a voulu se donner du temps de réflexion au Grand-Duché. « Je ne connaissais le Luxembourg qu'à travers la série *Capitani* », révèle-t-elle. Et de s'enthousiasmer de la diversité culturelle du pays.

Trois jours par semaine, les deux volontaires de SOS Faim Luxembourg accueillent les curieux au rez-de-chaussée du tiers-lieu solidaire, où boissons, livres et jeux les attendent. Les ateliers cuisine se déroulent au premier étage où un salon fait aussi salle de réunion et de projection. Une terrasse débouche sur un petit jardin où les premiers arbres ont été plantés, la semaine dernière, lors d'un chantier participatif. Enfin, au dernier étage, huit chambres que partagent Rosalie et Erika avec six étudiants. Lorsque Teranga est fermé, elles organisent les activités à venir. Elles ont déjà préparé, avec des maisons-relais, des crêpes colorées aux jus d'épinards et de betteraves, tenu un cours sur les bienfaits des plantes, suivi d'une cueillette aux alentours du centre, ou ont encore proposé des séances de lecture à voix haute. Le 22 mars, à l'occasion de la Journée mondiale de l'eau, Erika a aussi initié un atelier pour sensibiliser les enfants à leur consommation. « On les a questionnés sur leurs habitudes et, à chaque réponse affirmative, ils devaient laisser l'empreinte de leur main sur une planète que Rosalie avait dessiné », détaille l'Italienne. Au bout d'un moment, plus aucune place sur la Terre !

Erika et Rosalie aussi ont beaucoup appris depuis le début de leur engagement. En témoigne Rosalie : « Les premières semaines on s'est beaucoup documentés et, à travers les Objectifs de développement durable, on a fait le lien entre l'éco-

logie, la faim, les injustices... » Avant, quand la vingtenaire pensait à l'écologie, elle avait surtout en tête la gestion des déchets ou celle de l'énergie. Elle prête aujourd'hui plus attention à son alimentation, en achetant, autant que faire se peut, bio et local. « Mais en hiver c'est dur si t'aimes pas le chou ! », confesse-t-elle. Erika, avec qui elle cuisine, a également modifié ses habitudes alimentaires : « On limite notre consommation de viande en la remplaçant par d'autres sources de protéines », assure-t-elle avant de prendre une gorgée de kombucha.

L'équilibre entre ville et nature qu'offre Schifflange a aussi conquis les volontaires européennes. « Tout est accessible en train ou en bus, et il y a la forêt juste à côté ! », se réjouit Rosalie. Erika souligne quant à elle la propreté de la ville et le nombre important de festivals prévus pour l'été. Toutes deux affirment aussi avoir été heureusement surprises par l'ouverture d'esprit des personnes rencontrées au Luxembourg. « Les gens ne jugent pas mon niveau de langue », relate l'Italienne, qui maîtrise bien le français et a commencé l'allemand. Le contact avec les gens, l'ambiance conviviale et chaleureuse de Teranga, c'est ce qui plaît le plus à Rosalie. « Encore trop de gens pensent qu'il s'agit d'un café comme les autres et qu'ils sont obligés de consommer », regrette cependant Erika qui adore leur prouver le contraire.

Si Rosalie ne savait pas trop à quoi s'attendre en s'engageant pour un an de volontariat à Teranga, elle affirme à présent que cette expérience conforte son choix d'étudier la politique. Erika n'avait, elle non plus, jamais fait de volontariat et la mentalité de SOS Faim lui plaît beaucoup : « Il ne s'agit pas seulement de profit personnel mais d'actions concrètes qui sont bénéfiques à toute l'humanité », assure-t-elle. Se construire dans un projet lui-même en construction, c'est aussi adapter ses tâches au jour le jour et l'assurance d'une grande autonomie. « C'est un peu notre bébé », déclare Rosalie en riant et qui, comme Erika, se fait une hâte de la journée portes ouvertes de Teranga, le 17 mai. ●

land
02.05.2025

GASTRONOMIE

Michelin Belgique-Luxembourg

Ce lundi à Anvers, se tenait la présentation du nouveau palmarès du Guide Michelin Belgique & Luxembourg. Le



Grand-Duché tire son épingle du jeu avec de très belles récompenses : Léa Linster, à Frisange accède au cercle prestigieux des deux étoiles, tandis que Clovis Degrave à la Grünewald Chef's Table (Luxembourg-Dommeldange) et Archibald De Prince au restaurant qui porte son nom à côté d'Echternach empoche leur première étoile. René Mathieu retrouve dans son nouvel établissement Fields l'étoile acquise en 2012 à La Distillerie. Il livre toujours une cuisine végétale recherchée qui lui vaut aussi une étoile verte.

Njomza Musli, l'épouse de Louis Linster et directrice de salle du restaurant Lea Linster nous confiait : « Quand la présentatrice a annoncé qu'il n'y avait que deux nouveaux 'deux étoiles', j'ai pensé que c'était foutu ». L'explosion de joie fut d'autant plus grande quand Frisange, où le restaurant est installé, est apparu à l'écran. Chef depuis 2019, Louis Linster (35 ans) a succédé à sa mère, la légendaire Lea Linster. Il développe aujourd'hui une cuisine contemporaine, épurée, marquée par des saveurs franches et une

influence asiatique, avec un accent particulier sur le travail des sauces. « Le plus beau cadeau dont je pouvais rêver pour mes 70 ans », a commenté Lea, montée sur scène féliciter son fils.

« Quelle émotion ! C'est une belle récompense pour toute l'équipe qui va nous permettre d'aller plus loin dans notre travail », a commenté Clovis Degrave. « On a tout mis en œuvre pour atteindre tout de suite l'excellence, mais on ne pouvait pas être sûr que ça allait payer », explique Archibald De Prince qui a

ouvert son établissement il y a seulement six mois.

Dans une vidéo, Gwendal Poullennec, directeur international du Guide Michelin saluait la jeunesse du palmarès : « Nous assistons à l'émergence d'une nouvelle génération de talents ». Ce qu'a confirmé le responsable de la sélection Benelux au Land : « La scène luxembourgeoise retrouve une forte activité, avec des jeunes chefs qui portent une attention au terroir tout en osant des influences extérieures ».

Le Luxembourg affiche donc désormais deux restaurants avec deux étoiles (Ma langue sourit et Lea Linster) et neuf restaurants avec une étoile (Grünewald Chef's Table, Archibald De Prince, Guillou Campagne à Schouweiler, Fani à Roeser, Fields au Findel, Apdikt à Steinfort et Mosconi, Ryôdô et La Villa de Camille et Julien à Luxembourg). FC

PRINTED IN
LUXEMBOURG